

**Freud et Léonard de Vinci.
Quand un déjanté décrypte un géant.**

À Michel Onfray

I

Quiconque commencerait la lecture de Freud par *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, pourrait, à la condition d'être doté d'un peu de bon sens et d'esprit logique, se convaincre tout de suite qu'il a à faire à un esprit complètement déjanté. Ce petit livre est, en effet, un tissu d'élucubrations ridicules qui nous offre une succession d'hypothèses aussi gratuites qu'extravagantes que Freud ne craint pas de nous présenter comme des conclusions indiscutables et scientifiquement établies ¹.

Les premières pages du livre n'appellent pas de remarques particulières. Freud, qui, outre *Le roman de Léonard de Vinci* de Dimitri Merejkovski, lecture qui fut semble-t-il à l'origine de son livre, a lu Vasari, Solmi et Marie Herzfeld, se contente, en effet, de rappeler des faits bien connus de la vie de Léonard ainsi que ses principaux traits de caractère. On

¹J'ai utilisé trois éditions du livre de Freud : celle des *Œuvres complètes* des Presses Universitaires de France, 2009, Tome X, pp. 79-164, celle de la collection Connaissance de l'Inconscient avec une préface de Jean-Bertrand Pontalis chez Gallimard, 1987, et, également chez Gallimard, 1977, celle de la collection Idées avec une traduction de Marie Bonaparte, traduction revue par Freud. C'est cette traduction que j'ai choisi de citer et à laquelle renverront, dans le corps du texte, toutes mes références. Mes six chapitres correspondent aux six chapitres du livre de Freud.

pourrait peut-être, comme le fait Jean-Bertrand Pontalis ², estimer que Freud a méconnu l'esprit de la Renaissance et le génie particulier de Léonard, en reprochant à celui-ci d'avoir laissé inachevées beaucoup de ses peintures et d'avoir trop souvent sacrifié la création artistique à l'investigation scientifique. Mais ce sont là des objections tout à fait mineures, par rapport à celles que susciteront sans cesse les pages qui vont suivre. Quand on commence un livre de Freud, mieux vaut, aussi longtemps que c'est possible, essayer d'économiser ses facultés critiques : elles seront bien vite mises à rude épreuve.

Freud insiste ensuite longuement sur le fait que Léonard de Vinci, comme le disent, en effet, ses historiens ³, ne semble avoir jamais vraiment eu de vie sexuelle. On ne lui connaît, rappelle-t-il, aucune aventure féminine et, s'il a peut-être eu des tendances homosexuelles, celles-ci semblent être restées purement platoniques. Bien plus, il paraît avoir éprouvé à l'égard de l'acte et des organes sexuels une véritable répulsion : « En ces temps où une sensualité effrénée était en lutte avec un ascétisme sombre, Léonard donna l'exemple d'un froid éloignement de toute sexualité ; ce qui étonne chez un artiste et un peintre de la beauté féminine. Solmi cite de lui cette phrase qui dénote sa frigidité : “ L'acte de l'accouplement et les membres qui y sont employés ont une laideur telle que, si ce n'était la beauté des visages, et les ornements des acteurs et la disposition retenue, la nature perdrait l'espèce humaine” (p. 21) ⁴».

²« En soulignant chez le peintre la difficulté à terminer ses œuvres et son indifférence à leur sort, en tenant pour une infirmité la diversité extrême de ses intérêts et surtout en supposant un conflit (au bénéfice final de la première) entre l'investigation scientifique et la production artistique, Freud ne s'est-il pas mépris autant sur les idéaux de la Renaissance que sur le génie propre de Léonard ? D'une part, en effet l'objet propre de la curiosité léonardienne porte essentiellement sur ce que Valéry appellera les opérations de l'esprit (Valéry dont les *Cahiers* ne sont pas sans rappeler les *Carnets*). D'autre part, l'idée que l'art et la science puissent entrer en conflit n'a sans doute aucun sens pour Léonard. L'art de peindre était pour les artistes de la renaissance, et plus impérativement pour lui que pour quiconque, fondé sur les observations et les connaissances scientifiques. L'alliance entre la science et l'art est *consacrée* par la peinture qui est “connaissance suprême”, telle est la religion de Léonard. Elle est célébrée à chaque page du *Traité de la peinture*. Il n'y a donc pas grand sens à soutenir, comme le fait Freud, que Léonard aurait sacrifié ses dons artistiques à la science » (*op. cit.*, pp. 22-23).

³ Voir notamment Edmondo Solmi, *Vita segreta di un genio*, Giulio Peronbe editore, 2013, p. 32 : « Leonardo da Vinci, assorto nel solo amore delle'arte et nel rispetto delle leggi naturali, allo stesso modo degli asceti meeievali, non dona un sol momento del suo giorno, un sol moto della sua energia al piacere caduco ».

⁴ Voir aussi p. 23 : « Sans partager l'assurance de ses biographes modernes qui rejettent naturellement comme une calomnie exempte de tout fondement la possibilité de

L'insistance avec laquelle Freud souligne chez Léonard de Vinci la quasi absence de vie sexuelle ne laisse pas d'être *a posteriori* bien déroutante. Pour expliquer un de ses souvenirs d'enfance, il va s'ingénier, en effet, à échafauder une interprétation très complexe qui fait continuellement appel à des hypothèses de nature sexuelle. Mais, si Freud ne craint pas de relever et même de souligner le fait que Léonard de Vinci semble n'avoir quasi jamais eu de véritable vie sexuelle, c'est parce qu'il est persuadé d'avoir trouvé l'explication de cette apparente anomalie. Certes, il aurait pu se dire qu'il n'y avait pas lieu besoin de chercher une explication ; il aurait pu se dire que, de même qu'il y a des hommes qui sont grands, d'autres qui sont de taille moyenne et d'autres qui sont petits, de même il y a des hommes qui ont de grands besoins sexuels, d'autres qui n'en ont que de modérés, et d'autres enfin qui en ont peu. Ils sont très peu nombreux, mais il y a même des gens qui n'ont pas du tout ou pratiquement pas de désirs sexuels⁵. Léonard de Vinci en faisait apparemment partie. Mais Freud ne pouvait l'admettre : il lui aurait fallu renoncer à un dogme aussi fondamental dans sa théorie que celui du péché originel dans la théologie chrétienne, l'absolue primauté de la vie sexuelle chez l'animal humain.

Heureusement Freud n'est jamais à court d'explications lorsqu'il se trouve en face d'un fait qui ne cadre pas avec sa théorie ou lorsque, au

relations sexuelles entre lui et ses élèves, on peut tenir pour infiniment probable que les tendres rapports de Léonard avec les jeunes élèves qui, partageaient alors sa vie, suivant les mœurs de l'époque, n'acquirent jamais un caractère charnel. On n'est d'ailleurs pas en droit d'attribuer à Léonard un haut degré d'activité sexuelle ».

Voici le commentaire que la phrase de Léonard citée par Solmi inspire à Marie Bonaparte : « Cette pensée est notée en haut d'un feuillet portant plusieurs études de l'anatomie de la min. Il est permis de penser, du point de vue analytique, que cette contiguïté n'est pas un hasard, et que quelque lien existait, dans l'inconscient de Léonard, entre la régression sans doute extrême de sa masturbation infantile et son dégoût ultérieur de la sexualité. Peut-être même avec le fait qu'il fut gaucher, ou du moins se servit avec prédilection de la main gauche pour dessiner peindre et écrire[...] Car il est remarquable que les mains dessinées par Léonard sur le feuillet où il nota la pensée relative au dégoût que lui inspirait l'acte sexuel soient *toutes des mains droites* » (note 15, p. 41). Le lecteur ne manquera pas d'apprécier à sa juste valeur la perspicacité analytique de Marie Bonaparte qui se montre ici à la hauteur de son maître. À propos de cette note, Kurt Eissler ne craint pas de parler de « far-reaching conclusions » (*Leonardo da Vinci Psychoanalytic Notes on the Enigma*, International Universities Press, 1961, p. 115). Pour part, je dirais plutôt que ce sont des « far-fetched conclusions » et ce serait assurément une litote.

⁵*Le Monde* du 27 avril 2013 nous apprend que le professeur de l'Université York au Canada estime qu'ils sont environ 1% et que l'américain David Jay a fondé en 2001 l'association Asexual Visibility and Education Network.

contraire, le fait qui devrait se produire ne se produit pas. Il a, en effet, mis au point des outils conceptuels d'une admirable simplicité et d'une merveilleuse efficacité qui lui permettent d'expliquer à chaque fois que ce qui est et qui ne devrait pas être, en réalité, n'est pas et que ce qui devrait être et qui n'est pas, ne laisse pourtant pas d'être. Le premier de ces outils mirobolants est, bien sûr, le refoulement si commode pour expliquer à un patient qui prétend n'avoir jamais ressenti les pulsions qui sont, selon Freud, à l'origine de tous ses problèmes, qu'il les a tout simplement refoulées dans le fond de son inconscient et qu'il les a d'autant plus refoulées qu'elles étaient plus fortes.

Mais, pour les individus qui ont déployé une énergie particulièrement grande dans leurs activités professionnelles ou qui se sont montrés de grands découvreurs ou de grands créateurs dans le domaine des sciences et des arts, Freud a mis au point un outil très voisin, mais plus sophistiqué qu'il a appelée « sublimation ». Dans leur cas, les pulsions sexuelles ne seraient pas simplement refoulées dans l'inconscient, mais dérivées pour être mises au service de leur activité dominante : « L'observation de la vie quotidienne nous montre que la plupart des hommes réussissent à dériver des parties très considérables de leurs forces instinctives sexuelles au service de leurs activités professionnelles. L'instinct sexuel est tout particulièrement approprié à de pareils apports, étant doué de la faculté de sublimation, c'est-à-dire capable d'abandonner son but immédiat en faveur d'autres buts non sexuels et éventuellement plus élevés dans l'estimation des hommes (p. 31) ⁶ ». Disons tout de suite que j'ai beaucoup de peine à croire en la capacité de l'instinct sexuel à « abandonner son but immédiat en faveur d'autres buts non sexuels ». Il me semble, au contraire, que l'instinct sexuel sait fort bien ce qu'il veut, qu'il

⁶ Sur cette notion de « sublimation », voir « La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes », in *La Vie sexuelle*, bibliothèque de psychanalyse, P.U.F., 5^e édition 1977, p. 33 : « Il est probable que la, ou plutôt les pulsions sexuelles, car une enquête analytique nous apprend que la pulsion sexuelle est l'assemblage de nombreux composants, des pulsions partielles, est plus fortement façonnée chez l'homme que chez la plupart des animaux supérieurs ; elle est en tout cas plus constante chez l'homme car elle a triomphé presque totalement de la périodicité à laquelle elle semble liée chez les animaux. Elle met à la disposition du travail culturel une quantité extraordinaire de forces et cela, sans doute, par suite de la propriété particulièrement prononcée qui est la sienne de déplacer son but sans perdre essentiellement en intensité. On appelle capacité de *sublimation* cette capacité d'échanger le but qui est à l'origine sexuel contre un autre qui n'est plus sexuel, mais qui est psychiquement parent avec le premier ».

est particulièrement têtu et fort peu disposé à se laisser manipuler et détourner vers des buts qui ne sont pas les siens.

Quoi qu'il en soit, pour pouvoir sublimer, encore faut-il que l'on ait quelque chose à sublimer. Ce ne semble pas avoir été le cas de Léonard de Vinci. Qu'importe ? Ce que l'on ne trouve pas à l'âge adulte, on a selon Freud toutes les chances de le trouver si l'on remonte au temps de l'enfance : « Nous tenons ce processus [la sublimation] pour démontré quand l'histoire infantile de quelqu'un, c'est-à-dire l'histoire même de son développement psychique, nous apprend qu'au temps de l'enfance la tendance prépondérante se trouvait au service d'intérêts d'ordre sexuel. Et nous en avons une confirmation ultérieure quand, dans la vie sexuelle de l'adulte, un étiolement frappant s'est produit, comme si une partie de l'activité sexuelle était remplacée par l'activité de la tendance dominatrice (pp. 31-32) ».

On peut, bien sûr, avoir quelque peine à croire que la tendance prépondérante d'un enfant puisse être au service d'intérêts d'ordre sexuel. Mais Freud, lui, n'en doute pas, car il croit avoir trouvé un trait commun à tous les enfants et qui, selon lui, témoigne clairement de cette préoccupation dominante : « La soif de savoir du petit enfant se manifeste par ses inlassables questions, qui semblent énigmatiques à l'adulte tant qu'il n'a pas compris que toutes ces questions ne sont que des détours, et que, si elles ne connaissent pas de fin, c'est que l'enfant s'en sert pour remplacer une seule question, qu'il n'ose pourtant pas poser (p. 32) »⁷.

Ici comme ailleurs, les affirmations de Freud concernant la petite enfance sont parfaitement extravagantes. Il est vrai que la plupart des enfants posent beaucoup de questions. Mais comment Freud peut-il dire qu'elles paraissent énigmatiques aux adultes ? Le plus souvent, elles les amusent, au contraire, par leur parfaite naïveté. Comment peut-il dire aussi que toutes ces questions remplacent la seule question qu'ils n'osent pas poser ? Dès que les enfants s'interrogent sur la procréation, ils posent la question clairement et sans détours : « Comment on fait les bébés ? » Et comment ne se poseraient-ils pas cette question ? Leur curiosité est parfaitement naturelle et n'est aucunement de nature sexuelle.

⁷Si l'on en croit Freud, ce n'est pas seulement chez le petit enfant que la curiosité sexuelle est le principal aiguillon de la soif de savoir, mais chez tout homme et à tout âge. Dans son analyse du petit Hans, il ne craint pas d'affirmer que « la soif de connaître semble inséparable de la curiosité sexuelle » (« Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans », *Cinq psychanalyses*, bibliothèque de psychanalyse, P.U.F., 1954, p. 96).

Mais Freud voudrait nous faire croire que, plus ou moins consciemment, ils connaissent déjà la réponse et que c'est la raison pour laquelle ils hésiteraient selon lui, à poser la question. Ils auraient, inconsciemment bien sûr, peur de passer pour des obsédés sexuels. Pourtant, lorsqu'on leur explique que le papa met son zizi dans la fente par laquelle la maman fait pipi, cette réponse correspond si peu à une secrète attente de leur part qu'ils disent généralement que c'est « dégoûtant »⁸. On n'entend jamais, du moins à ma connaissance, un enfant répondre : « C'est bien ce que je pensais » ou « Je l'aurais parié ».

Certes, je ne l'ignore pas, selon une tradition purement orale hélas ! le petit Léonard aurait, lui, répondu à la personne (la tradition ne dit pas qui était cette personne) qui lui aurait donné l'information qu'il demandait : « C'est la conclusion à laquelle m'avaient amené les observations que j'ai conduites sur un grand nombre d'espèces et les déductions que j'en ai tirées ». Si Freud n'a pas fait état de cette tradition, c'est qu'il ne la connaissait pas. Sinon il n'aurait pas manqué de lui faire un sort pour soutenir que la curiosité du petit Léonard pour les choses du sexe était encore plus développée que chez les autres enfants. Certes, Léonard n'était pas un enfant comme les autres (le ton et les mots qu'il emploie, on l'aura bien sûr remarqué, ne sont nullement ceux d'une enfant), mais sa curiosité, qui était certainement beaucoup plus grande encore que celle des autres enfants était purement intellectuelle et nullement d'ordre sexuel. Pour en finir avec cette tradition, dont, j'en suis bien conscient, la véracité ne peut être prouvée, concluons que sa réponse, si son authenticité était établie, ne révélerait aucunement un intérêt particulièrement vif pour tout ce qui touche au sexe : elle ne serait qu'un témoignage de plus sur la précocité de son génie scientifique.

Freud nous explique ensuite ce qui se passe, selon lui, quand « une violente poussée de refoulement sexuel » met fin à « cette période d'investigation sexuelle infantile » : « Alors se présentent pour le destin ultérieur de la curiosité intellectuelle trois possibilités, et ceci, de par son lien primitif avec la curiosité sexuelle. Ou bien la curiosité intellectuelle partage le sort de la sexualité, demeure dès lors inhibée, et le libre exercice de l'intelligence en est pour la vie entravé, d'autant plus que bientôt, sous

⁸Notons que Freud nous fournit lui-même un exemple qui illustre bien cette réaction : « Je connais aussi deux garçons qui ont entre dix et treize ans et qui certes ont reçu des explications sexuelles, mais ont opposé à celui qui s'en portait garant cette fin de non-recevoir : il se peut que ton père et d'autres se comportent de la sorte, mais je suis bien sûr que mon père, lui, ne ferait jamais ça » (« Les théories sexuelles infantiles », Freud *La Vie sexuelle*, P.U.F, 5^e édition 1977, p. 27).

l'influence de l'éducation, entre en jeu la puissante coercition religieuse de la pensée. Tel est le type de l'inhibition névrotique ; on comprend qu'une telle débilité acquise de la pensée soit très favorable à l'éclosion d'une névrose. Dans un second type, le développement intellectuel est assez fort pour pouvoir résister au refoulement sexuel qui cherche à l'entraîner après soi. Un peu après la défaite de l'investigation sexuelle infantile, quand l'intelligence s'est fortifiée, elle vient offrir, en mémoire de son ancienne parenté, son aide pour tourner le refoulement sexuel, et alors remonte du fond de l'inconscient, sous forme de pensée obsédante (*Gräbelzwang*) la curiosité sexuelle étouffée, sans doute déformée et entravée, mais assez puissante pour sexualiser la pensée même et colorer les opérations intellectuelles du plaisir ou de l'angoisse propres aux choses sexuelles [...]

« Le troisième type, le plus rare et le plus parfait, échappe, grâce à des dispositions particulières, aussi bien à l'inhibition qu'à l'obsession intellectuelles. Le refoulement sexuel a bien aussi lieu, mais il ne réussit pas à entraîner dans l'inconscient une partie de l'instinct et du désir sexuels. Au contraire, la libido se soustrait au refoulement, elle se sublime dès l'origine en curiosité intellectuelle et vient renforcer l'instinct d'investigation déjà par lui-même puissant. La recherche devient, ici encore, dans une certaine mesure, obsession, et "ersatz" de l'activité sexuelle, mais en raison de la différence radicale des processus psychiques fondamentaux (sublimation au lieu d'irruption du fond de l'inconscient), les caractères de la névrose manquent, l'assujettissement aux complexes primitifs de l'investigation sexuelle infantile fait défaut, et l'instinct peut librement se consacrer au service actif des intérêts intellectuels [...]

« Chez Léonard, nous rencontrons ensemble et une curiosité intellectuelle dominatrice et un étiolement marqué de la vie sexuelle, qui se limite à l'homosexualité dite platonique. Nous serons donc enclins à le prendre pour modèle de notre troisième type (pp. 34-36) ».

Comment ne pas se dire quand on lit ce long passage : « Quelle salade, quel salmigondis ! » ? Jean Laplanche préfère dire que c'est un « texte extrêmement dense ». Il ne cache pas pourtant « ses difficultés »⁹. Celles-ci concerneraient essentiellement, selon lui, « la distinction entre la seconde [sic] et la troisième possibilité » : « Le second destin de l'investigation sexuelle infantile serait un resurgissement, hors de l'inconscient, de cette activité elle-même à peine transposée. À peine transposée, soit, mais enfin elle l'est quand même puisqu'elle est malgré tout dirigée vers d'autres objets. Quant au troisième destin, qui serait la sublimation proprement dite, nous entendons, de façon en apparence contradictoire, que ce destin échappe à l'obsession mais que, d'un autre côté, il est encore, dans une certaine mesure compulsif ; ce qui signale la compulsion et par conséquent le refoulement (les deux sont très liés, la

⁹*Problématiques III. La sublimation*, collection Quadrige, P.U.F., 1980, p. 33.

compulsion étant la marque d'un refoulement ancien), c'est le fait que, loin d'être aussi libre que le voudrait Freud, cette activité intellectuelle est obligée d'éviter l'objet sexuel, c'est-à-dire toute investigation scientifique concernant la sexualité elle-même.

« Quelle différence exacte entre cette "irruption du fond de l'inconscient" aboutissant à une compulsion de la pensée, et une sublimation ? Dans le premier cas on aurait une sexualisation de la pensée, dans le second cas un désexualisation de l'investigation sexuelle ¹⁰».

Les objections de Jean Laplanche sont assurément fondées, mais elles restent singulièrement timorées. Il a certes raison de penser que, si la curiosité sexuelle refoulée resurgit sous forme d'investigation intellectuelle, il s'agit alors d'une véritable métamorphose et pas seulement d'une simple transposition. Il a raison encore d'en conclure que « cette activité intellectuelle est obligée d'éviter l'objet sexuel, c'est-à-dire toute investigation scientifique concernant la sexualité elle-même ». Or ce ne fut pas du tout le cas pour Léonard de Vinci qui n'a nullement écarté la sexualité de son champ d'investigation scientifique, comme en témoignent les dessins très précis et très minutieux qu'il a consacrés aux organes sexuels et à l'accouplement ¹¹. Il a raison enfin d'estimer que la distinction opérée par Freud entre la « sexualisation de la pensée » et la « désexualisation de l'investigation sexuelle » manque de clarté. Mais j'aurais, quant à moi, tendance à penser qu'elle n'a aucun sens. Je ne crois pas plus à une possible « sexualisation de la pensée » que je ne crois à une éventuelle « désexualisation de l'investigation sexuelle ». Je n'arrive pas à voir ce que pourrait être une pensée sexualisée. Elle risquerait fort de ne plus guère ressembler à une véritable pensée. Quant à l'investigation sexuelle, elle peut se réduire ou cesser, mais on ne voit guère comment elle pourrait se désexualiser ¹².

¹⁰*Ibidem.*

¹¹ Ajoutons que Léonard de Vinci s'est particulièrement intéressé au phénomène de l'érection. Alors que l'opinion généralement répandue de son temps était que la verge se gonflait d'air, il a conclu que l'érection était causée par un afflux de sang. Voir K. R. Eissler, *Leonardo da Vinci, Psychoanalytic Notes On The Enigma*, International Universities Press, Inc., New York, 1961, pp. 169-170.

¹² Jean Laplanche revient plus loin sur le « troisième destin » : « Il y a véritablement là quelque chose de très subtil : la sublimation n'est pas un refoulement et il y a quand même retour ! Je schématise : ce n'est pas un refoulement, c'est-à-dire qu'à la place même où quelque chose a été refoulé ne surgit pas un *Ersatz* sous la forme d'un symptôme ; néanmoins il y a refoulement d'une partie de l'activité pulsionnelle, notamment et nommément refoulement de la partie qui était une investigation visant un objet proprement sexuel, donc un *refoulement concernant l'objet*, une voie barrée. Et il y a bien encore *Ersatz* mais, pourrait-on dire, par dérivation, par voie collatérale, et non pas un symptôme névrotique qui se produit là où a lieu le refoulement. Je conçois que tout ceci apparaisse comme un peu "tiré par les cheveux" mais c'est bien la difficulté du problème de la sublimation chez Freud, et, ajouterai-je, d'autant plus que, précisément,

Jean Laplanche ne dit rien enfin de la première possibilité. On peut donc penser qu'il ne la conteste pas. Mais, pour ma part, j'ai la plus grande peine à croire que la débilité intellectuelle puisse être la conséquence d'un refoulement de la curiosité sexuelle, quand bien même celui-ci existerait vraiment. Freud se contente de l'affirmer, mais on aurait aimé qu'il nous en donnât des preuves et des exemples. Car j'ai fortement tendance à croire qu'une « débilité acquise de la pensée » ne saurait résulter que d'un traumatisme crânien, d'un accident vasculaire cérébral ou d'une maladie dégénérative comme la maladie d'Alzheimer.

Ce que Freud croit avoir découvert, il l'a inventé : il a inventé la curiosité sexuelle infantile, il a inventé le refoulement de cette prétendue curiosité infantile et il a inventé ensuite les conséquences de ce prétendu refoulement. J'aurai l'occasion de revenir plus loin sur le caractère très contestable de la notion de sublimation. Mais il est, d'ores et déjà, bien difficile de suivre Freud lorsqu'il affirme que « Léonard serait parvenu, après une période infantile d'activité intellectuelle au service d'intérêts sexuels, à sublimer la plus grande partie de sa libido en instinct d'investigation. Tels seraient l'essence et le secret de son être (p. 36) ». Mais il va entreprendre de le démontrer et il sera encore beaucoup plus difficile de le suivre sauf à partager sa folie que ce petit livre suffirait à rendre évidente.

le soi-disant évitement de l'objet sexuel au cours de la recherche intellectuelle n'est pas tellement net chez Léonard puisque nous le voyons à travers des dessins fameux mener une sorte d'investigation concernant l'anatomie et la physiologie de la relation sexuelle » (p. 110). Jean Laplanche reconnaît que tout cela peut paraître « un peu tiré par les cheveux ». C'est bien peu dire, car on a véritablement en vie de s'arracher les cheveux quand on lit ces lignes. Mais il se moque carrément du monde lorsqu'il dit que « le soi-disant évitement de l'objet sexuel au cours de la recherche intellectuelle n'est pas tellement net chez Léonard ». Car ce qui est parfaitement net, c'est, redisons-le, que Léonard, dans ses investigations, n'a aucunement évité l'objet sexuel, comme ses dessins anatomiques le prouvent manifestement.

II

La pièce maîtresse de sa prétendue démonstration va être un souvenir d'enfance de Léonard : « Une seule fois, à ma connaissance, Léonard a inséré dans ses écrits scientifiques une donnée sur son enfance. En un endroit où il s'agit du vol du vautour, il s'interrompt soudain pour suivre un souvenir de ses très jeunes années qui remonte dans sa mémoire : "Je semble avoir été destiné à m'occuper tout particulièrement du vautour, car un de mes premiers souvenirs d'enfance est, qu'étant encore au berceau, un vautour vint à moi, m'ouvrit la bouche avec sa queue et plusieurs fois me frappa avec cette queue entre les lèvres"¹³».

On peut, bien sûr, s'interroger sur la vraisemblance d'un tel « souvenir », étant donné que jamais personne ne semble avoir gardé le moindre souvenir de l'époque où il était encore au berceau et, plutôt que d'un « souvenir », il conviendrait donc de parler d'un « fantasme ». Freud le reconnaît, bien qu'il ne juge pas, lui, tout à fait impossible qu'un nourrisson puisse conserver des souvenirs : « Qu'un homme puisse conserver un souvenir datant du temps où il était nourrisson n'est peut-être pas impossible, mais nullement certain. De toute façon ce souvenir de Léonard : un vautour ouvrant avec sa queue la bouche de l'enfant, semble si invraisemblable, si fabuleux, qu'une autre interprétation, levant d'un coup les deux difficultés, se présente à l'esprit. Cette scène du vautour ne

¹³*Ibid.*, p. 49. Freud cite le texte en note : « Questo scriver si distintamente del nibbio par che sia mio destino, perché nelle mia prima ricordanza della mia infanzia e' mi, pareva che essendo io in culla, che un nibbio venissi a me e mi aprissi la bocca colla sua coda e molte volte mi percolessi con tal coda dentro alle labbra » (p. 64).

doit pas être un souvenir de Léonard, mais un fantasme qu'il s'est construit plus tard et qu'il a alors rejeté dans son enfance » (pp. 49-50).

Ce fantasme n'en est pas moins très étonnant et appelle une explication. Pour la chercher, il faut évidemment accorder la plus grande attention au début de la phrase : « Je semble avoir été destiné à m'occuper tout particulièrement du vautour ¹⁴ ». C'est ce que ne manque pas de faire Meyer Schapiro, avant de nous proposer une explication très intéressante : « Si nous relisons la phrase de Léonard, il devient clair qu'il se demandait comment il en était venu à écrire sur le milan. Elle se trouve au dos d'une page où il a noté diverses observations sur le vol des oiseaux. Dans ses écrits sur le vol, plusieurs oiseaux sont mentionnés, mais c'est le milan qui revient le plus souvent. C'est pour Léonard l'oiseau chez qui on peut le mieux observer les mécanismes naturels du vol. Les mouvements de sa queue en particulier donnent des idées concernant la conception d'une machine volante ¹⁵ »

Cela l'a amené à proposer une reconstitution de la genèse du fantasme de Léonard beaucoup moins invraisemblable que celle de Freud : « Le fantasme à propos d'un épisode de l'enfance comme présage de fortune ou de génie, loin d'être unique, est un motif littéraire constant. Cicéron, dans son livre *De la divination*, écrit : "Lorsque le Phrygien Midas était enfant, il arriva que, pendant son sommeil, les fourmis apportèrent dans sa bouche des grains de froment : on prédit qu'il deviendrait fort riche, et cette prédiction s'accomplit." A la ligne suivante, Cicéron ajoute : "Platon, étant encore au berceau des abeilles vinrent se poser sur ses lèvres, et l'on dit que sa parole serait d'une grande douceur : ainsi l'on connut d'avance le caractère de l'éloquence d'un enfant qui ne parlait pas encore." Ces textes furent copiés par l'écrivain latin Valère Maxime dont le trait sur les héros et les individus exemplaires était l'un des livres les plus lus à l'époque de Léonard.

« Ces exemples sont intéressants non seulement parce qu'on y voit un petit animal annoncer l'avenir d'un enfant, mais parce que c'est la bouche qui est investie par un symbole de cet avenir ¹⁶ ». Meyer Schapiro évoque ensuite d'autres légendes que Léonard a dû ou pu connaître relatives à Stésichore, Pindare et saint Ambroise et conclut : « Nous avons ainsi une série de récits traditionnels, connus à l'époque de Léonard, et qui ressemblent à son souvenir du milan ; ils prédisent l'avenir d'un grand

¹⁴ Ce « vautour », nous allons le voir, était en réalité un « milan ».

¹⁵ *Style, artiste et société*, Gallimard, collection Tel, 1982, pp. 101-102.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 103-104.

homme d'après un épisode de son enfance : un petit animal, généralement oiseau ou abeille, se pose sur les lèvres de l'enfant ou entre dans sa bouche, en présage de sa grandeur future ¹⁷».

Freud semble avoir été tenté de se rallier à ce type d'explication et d'assimiler le fanstasme de Léonard aux légendes, telle celle de Romulus et de Rémus, qu'inventent les peuples primitifs pour se constituer un passé (voir pp. 50-51). Mais il ne pouvait bien entendu s'en contenter : « Si le récit de Léonard au sujet du vautour le visitant au berceau n'est aussi qu'un fantasme né tardivement, il ne mérite peut-être pas qu'on s'y attarde ! On pourrait se contenter de l'explication qu'il fournit lui-même : donner à ses études du vol des oiseaux la consécration d'une prescription du destin. Mais pareil dédain serait erreur comparable au rejet à la légère des légendes, des traditions et des interprétations fournies par la préhistoire d'un peuple [...] Ce qu'un homme croit se rappeler de son enfance n'est pas indifférent. En général, sous ces vestiges, se cachent d'inappréciables témoignages ayant trait aux lignes les plus importantes de son développement psychique. Possédant maintenant, de par la technique psychanalytique, d'excellents moyens de ramener à la lumière le matériel enseveli, nous pourrions essayer de remplir les lacunes existant dans la biographie de Léonard, grâce à l'analyse de son fantasme d'enfance (pp. 52-53) ».

Freud admet donc qu'il s'agit d'un fantasme plutôt que d'un souvenir, mais c'est pour ajouter que, tout compte fait, le fantasme d'un adulte relatif à son enfance nous en apprend autant, sinon plus, sur cette enfance qu'un véritable souvenir d'enfance. Et, il va en effet en tirer, comme un prestidigitateur de son chapeau, beaucoup de choses très étonnantes, et tout d'abord un vautour. Car ce vautour auquel Freud va faire un sort tout à fait extraordinaire n'a jamais existé que dans son imagination, Léonard de Vinci n'ayant jamais parlé d'un vautour mais d'un milan. Cette erreur a été relevée dès 1923 comme le rappelle Jacques Bénesteau : « En janvier 1923, l'année de la troisième édition, l'érudite et historien de l'art Eric Maclagan attira l'attention — dans le *Burlington magazine for Connoisseurs* qui avait publié dans sa précédente livraison un long compte rendu du *Léonard* de Freud — sur le fait que Léonard de Vinci a en réalité écrit *nibbio*, qui signifie *milan* et certainement pas *vautour*, qui se dit

¹⁷*Ibid.*, pp. 104-105.

avvoltoio. Or, dans le texte italien utilisé par Sigmund Freud [...] on lit bien *nibbio* qu'il traduit par *Geier* (vautour) et non par *Hühnergeier* (milan)¹⁸».

Mais les freudiens vont rester longtemps sans réagir et Jean-Bertrand Pontalis s'en étonne justement : « Nous sommes en 1923, le *Burlington Magazine* n'a rien de confidentiel, il est probable que plus d'un "admirateur" de Freud a eu connaissance du compte rendu de son livre. Silence pourtant sur l'erreur, et cela pendant trente ans ! Il a fallu une note d'Irma Richter, responsable d'une nouvelle édition des *Carnets*, pour que Jones dans sa biographie en fasse discrètement état, puis Strachey dans la *Standard Edition*. Mais il a fallu surtout que le grand historien de l'art américain Meyer Schapiro publie son étude *Leonardo and Freud* pour que la communauté psychanalytique s'émeuve¹⁹»

C'est James Strachey qui semble avoir été le premier à se préoccuper de ce problème alors qu'il préparait la publication d'*Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* dans la *Standard Edition*. Le 26 mai 1952, il écrit à Ernest Jones qui travaillait à sa biographie de Freud pour l'en informer, et il s'en est suivi un échange de correspondance entre eux ainsi qu'avec Anna Freud dont on peut lire l'essentiel dans *Le dossier Freud* de Mikkel Borch-Jacobsen et Sonu Shamdasani²⁰. Le 11 octobre 1953, Strachey écrit à Jones : « Je pense qu'il va falloir admettre l'histoire du *nibbio*, à tout le moins dans une note en bas de page²¹». Après avoir pris le temps de la réflexion, Jones propose à Strachey d'expliquer comme suit l'erreur de Freud : « Dans les livres allemands sur Léonard, il [le mot "*nibbio*"] est correctement rendu par *Hübnergeier* et Freud, à un moment, a pu lire seulement la seconde partie du mot (*Geier*) qui en effet signifie vautour²²». Mais, même si elle était minimisée, c'était reconnaître que Freud avait fait une erreur et Strachey s'y refuse. Dans sa lettre du 26 mai 1952, il avait clairement reconnu que Marie Herzfeld avait bien traduit *nibbio* par *Hühnergeier* : « Dans la traduction allemande que Freud avait (Herzfeld), "*nibbio*" est traduit par "*Hübnergeier*", ce qui est le terme allemand pour milan (*Milvus*)²³». Cela ne l'empêche pourtant pas d'écrire à Jones le 2 juin 1954 : « Je pense que l'explication de l'erreur de Freud est

¹⁸ *Mensonges freudiens*, Mardaga, 2002, p. 205.

¹⁹ Préface à l'édition du *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* dans la collection « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, 1987, pp. 30-31.

²⁰ *Les Empêcheurs de penser en rond*, 2006, pp. 408-415

²¹ *Ibid.*, p. 410.

²² *Ibid.*, p. 411.

²³ *Ibid.*, p. 409.

que la principale traduction allemande de Léonard sur laquelle Freud s'appuyait (Herzfeld) traduit en fait *nibbio* par *Geier*²⁴».

Jones se rallie donc à cette explication et rejette, lui aussi, la responsabilité sur Marie Herzfeld. Voici, en effet, ce qu'il écrit finalement dans sa biographie de Freud : « Dans les textes allemands de ce livre sur Léonard l'oiseau est correctement appelé *Hühnergeier* (milan), mais dans la traduction allemande de Herzfeld, celle qu'utilisait Freud, il n'est question que de *Geier* (vautour)²⁵». Strachey, de son côté, écrit dans la notice introductive de son édition : « L'erreur de Freud semble être venue de certaines traductions allemandes qu'il utilisait. Ainsi, dans l'une de ses versions du fantasme du berceau, Marie Herzfeld (1906) utilise le mot "*Geier*" au lieu de "Milan" le terme allemand normal pour "milan"²⁶». L'un et l'autre mentent délibérément et Strachey ajoute l'hypocrisie au mensonge (« semble »).

Bien rares sont les psychanalystes qui comme Jean-Bertrand Pontalis²⁷ reconnaissent franchement que Freud est pleinement responsable de cette erreur. La plupart des freudiens, bien entendu, se satisfont de l'explication mensongère de Strachey et Jones²⁸. On lit ainsi, dans la notice

²⁴*Ibidem*.

²⁵*La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, tome II, collection Quadrige, PUF, 2006, p. 370.

²⁶*Le dossier Freud*, p. 411.

²⁷Non seulement Jean-Bertrand Pontalis ne reprend pas à son compte les pitoyables arguments de ses confrères pour essayer de minimiser la falsification commise par Freud, mais il se moque allégrement d'eux : « Les positions prises depuis lors par les psychanalystes évoquent irrésistiblement, quand on les met bout à bout, l'argument du chaudron percé. L'erreur est minime : substituer "vautour" à "milan" n'altère pas l'essence même du fantasme, sa signification sexuelle d'avidité orale et de passivité. L'erreur est ponctuelle : elle ne met pas en cause l'ensemble des apports de l'ouvrage, qu'ils concernent le narcissisme ici introduit pour la première fois, la genèse de l'homosexualité masculine, la représentation de la mère au pénis ou la conception parthénogénétique ; quant au développement sur la *Mout* égyptienne, il garde toute sa valeur intrinsèque même s'il ne peut effectivement être *déduit* du souvenir. Ou encore : il s'agit moins d'une erreur que d'un lapsus (comme si un lapsus n'était pas aussi une erreur...), et un lapsus a le mérite de nous orienter vers l'inconscient (mais l'inconscient de Léonard ou celui de Freud subissant *l'attraction* de l'Égypte ?). Enfin, position extrême : le seul tort de Freud serait d'avoir cherché dans des éléments de réalité ou dans du savoir positif de quoi étayer et confirmer ses constructions. Qu'importe une erreur factuelle, qu'elle porte sur le vautour ou sur les événements des l'enfance, si la logique interne — de la construction ou du fantasme, son homologue, et celle de l'écrit qui en témoigne — fonctionne ! Heureux psychanalystes qui retombent toujours sur leurs pieds ! » (*op cit.*, pp. 31-33).

²⁸La position de Jean Laplanche est, elle, passablement ambiguë. Il semble à la fois admettre que Freud a été induit en erreur par des traductions allemandes et reconnaître qu'il a sans doute été conscient de l'erreur et l'a validée : « Freud a donc été trompé par

introductive d'*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* de l'édition des *Œuvres complètes* de Freud publiée par les Presses Universitaires de France, que « Freud s'était fondé sur la traduction donnée par Marie Hezfeld des *Carnets* de Léonard, et sur la traduction allemande du roman de Merjovski ²⁹».

Freud n'a pas été induit en erreur par une faute de traduction et ce n'est pas une erreur qu'il a lui-même commise : c'est une falsification. On en a une preuve matérielle : « On sait en effet, écrivent Mikkel Borg-Jacobsen et Sonu Shamdasani, que Freud avait l'habitude de signaler d'un trait vertical au crayon vert ou brun les passages qui l'intéressaient et qu'il comptait citer plus tard. Or dans son exemplaire du livre de Herzfeld qui se trouve au Freud Museum de Londres, il avait tracé non pas un, mais *deux* traits au crayon brun dans la marge du passage où se trouve cité le passage de Léonard sur le *Hühnergeier* ³⁰». On en a une autre preuve, puisque nous disent encore Mikkel Borg-Jacobsen et Sonu Shamdasani, « comme l'a montré la reconstruction minutieuse d'Israëls (1992), Freud avait bel et bien cité une fois la traduction *correcte* de Herzfeld ainsi qu'en témoigne la transcription d'un exposé sur Léonard qu'il avait fait le 1^{er} décembre 1909 à la Société psychanalytique de Vienne (Nunberg et Federn [1977], p. 308). Ce soir-là, Freud avait d'abord lu la traduction de Herzfeld (*Hühnergeier*), puis avait continué à parler d'un *Geier* sans que personne de s'avise de cette incohérence ³¹».

Mais venons-en à l'interprétation que Freud propose de ce fantasme. Une explication telle que celle de Meyer Schapiro ne saurait le satisfaire, car il y manque l'ingrédient dont il ne peut se passer : la sexualité. Selon lui pourtant, cet ingrédient sexuel saute aux yeux. Ce que l'on trouve d'abord dans le récit de Léonard, c'est un fantasme de fellation : « Queue, "coda" est le symbole le plus connu et la désignation d'"ersatz" du membre viril, en italien non moins que dans les autres langues, la situation que représente le fantasme : un vautour ouvrant la bouche de

certaines de ses sources allemandes, mais il n'en demeure pas moins très curieux qu'il ait validé, par quelle "inattention", cette erreur, lui qui connaissait fort bien l'italien (même si le vocabulaire technique des noms d'oiseaux ressortit à une connaissance que beaucoup n'ont pas dans leur propre langue maternelle), il y a certainement là un lapsus de Freud même si ce lapsus — comme c'est toujours le cas — a été orienté par des sources contingentes » (*Problématiques III, La sublimation*, PUF, collection Quadrige, 2008, pp. 76-77).

²⁹ *Œuvres complètes* de Freud, tome X, PUF, 1993, p. 81.

³⁰ *Op. cit.*, p. 412.

³¹ *Ibidem*, note 4.

l'enfant et s'y évertuant avec sa queue, correspond à l'idée d'une "fellatio", d'un acte sexuel dans lequel le membre est introduit dans la bouche d'une autre personne. Il est assez curieux que ce fantasme soit empreint d'un caractère si franchement passif ; il se rapproche de certains rêves ou fantasmes de femmes ou d'homosexuels passifs (jouant dans le rapport le rôle féminin) (pp. 53-54) ». Cette hypothèse pourrait sans doute être envisagée, si Freud ne nous avait pas lui-même rappelé la vive répulsion que Léonard éprouvait à l'égard des organes sexuels. Si donc il s'agissait vraiment d'un rêve de fellation, ce serait alors un affreux cauchemar. Même si l'on ne partage pas le violent dégoût de Léonard pour les organes sexuels, on n'a d'ordinaire pas grande envie d'héberger un pénis dans sa bouche. Cette perspective aurait sans doute donné à Léonard une forte envie de vomir.

Freud remarque ensuite que la pratique de la fellation, si choquante qu'elle puisse paraître, n'en a pas moins toujours été assez répandue : « Cet acte semble perdre, pour la femme amoureuse, tout caractère choquant (pp. 54-55) ». Et il nous explique pourquoi : « La suite de l'examen nous apprend alors que cette situation, si sévèrement condamnée par les mœurs, a une origine des plus innocentes. Elle n'est que la transposition d'une autre situation dans laquelle nous nous sentîmes tous heureux en notre temps quand, nourrissons, "*essendo io in culla*", nous prenions dans la bouche le mamelon de la mère ou de la nourrice et le tétions. La puissante impression organique qui demeure en nous de cette première de nos jouissances vitales doit rester indélébile ; et quand ensuite l'enfant apprend à connaître le pis de la vache, – qui est d'après sa fonction équivalente à un mamelon, d'après sa forme et sa position sous le ventre à un pénis, – il s'est rapproché d'autant de la choquante fantaisie sexuelle à acquérir plus tard (p. 55) ».

Freud a assurément raison de dire que la pratique de la fellation a toujours été relativement courante et je tiens à dire que, si je la juge personnellement bien peu ragoûtante, je ne songe aucunement à la condamner et ne vois pas l'ombre d'un inconvénient à ce que ceux qui aiment cet exercice s'y livrent autant qu'il leur plaira. Mais je ne crois guère à « l'origine des plus innocentes » que Freud croit avoir trouvée pour cette pratique. J'ai la plus grande peine à imaginer qu'une femme ou un homme qui se livrent à cette pratique puissent jamais avoir l'impression, même très vague, même très confuse, qu'elle leur rappelle le temps où ils suçaient le sein maternel. Personne, d'ailleurs, ne se souvient jamais de

cette époque. Je ne doute pas que le nourrisson ne prenne un grand plaisir à téter le sein maternel, mais j'aurais tendance à croire que son plaisir vient moins du fait en lui-même de sucer ce sein que de se gorger de ce qui en sort. Je doute également que la vue d'un pis de vache ait incité beaucoup d'enfants à devenir plus tard des adeptes de la fellation.

Quoi qu'il en soit, Freud prétend qu'à l'origine du fantasme de fellation qu'il croit avoir découvert derrière le fantasme de Léonard, il y a le souvenir de l'allaitement maternel : « Derrière ce fantasme se cache la réminiscence d'avoir tété le sein maternel, d'avoir été allaité à ce sein [...] Cette réminiscence, importante pour les deux sexes, s'est muée chez l'homme que fut Léonard en un fantasme d'homosexualité passive (p. 56) ». Je noterai simplement pour l'instant que cette « réminiscence », si « importante chez les deux sexes » selon Freud, semble si mal attestée que je n'ai jamais rencontré personne qui se souvînt d'avoir tété le sein maternel, et que je ne connais personne qui ait jamais entendu parler d'un tel cas.

Freud s'étonne ensuite de ce que, dans le fantasme de Léonard, la mère se soit transformée en vautour : « Un autre trait incompris du souvenir d'enfance de Léonard nous frappe. Nous interprétons ainsi ce fantasme : être allaité par sa mère, et nous y trouvons la mère remplacée par un vautour ! D'où provient ce vautour et que vient-il faire ici (pp. 56-57) ? » Les étonnements de Freud ne laissent pas d'être fort plaisants. Il nous raconte sans cesse des histoires à dormir debout et, de temps à autre, il s'étonne ou feint de s'étonner de l'apparente incongruité de ses découvertes. Ici il s'interroge sur l'origine du vautour alors que c'est lui qui, de son propre chef, l'a introduit dans le récit de Léonard. Il fait semblant d'être embarrassé pour trouver l'explication d'une présence aussi déroutante et de devoir la chercher là où on ne l'attendrait pas : « Une idée se présente à l'esprit, mais si éloignée du sujet qu'on serait tenté de l'écarter. L'écriture sacrée hiéroglyphique des Égyptiens figure en effet la Mère sous l'image du vautour. Les Égyptiens adoraient aussi une divinité maternelle à tête de vautour, ou à plusieurs têtes, dont l'une au moins était de vautour. Le nom de cette divinité se serait prononcé "Mout" ; cette similitude de son avec le mot allemand "Mutter" (mère) n'est-elle que hasard ? Ainsi le vautour est réellement en rapport avec la mère, mais en quoi cela peut-il nous servir ? Avons-nous le droit d'attribuer ces connaissances à Léonard, François Champollion (1790-1832) ayant le premier déchiffré les hiéroglyphes (p. 57) ? »

On le voit, Freud essaie de nous faire croire que c'est seulement en désespoir de cause qu'il s'est résigné à aller chercher, notamment chez les anciens Égyptiens, dans les mythes et les légendes relatifs au vautour, l'explication de la présence de cet animal dans le rêve de Léonard. Il feint d'avoir d'abord été portée à écarter une piste de recherche qui lui paraissait trop « éloignée du sujet ». Mais il se moque du monde en inversant l'ordre des termes. Ce n'est pas la présence du vautour dans le rêve de Léonard qui l'a obligé à avoir recours à la mythologie égyptienne pour essayer de l'expliquer ; c'est, au contraire, parce qu'il connaissait cette mythologie et qu'il voulait s'en servir pour sa démonstration qu'il a tenu à introduire un vautour dans le récit de Léonard.

Freud veut bien reconnaître que Léonard n'a certainement pas déchiffré les hiéroglyphes trois siècles avant Champollion. Mais, nous dit-il, de nombreux auteurs anciens nous apprennent que, chez les Égyptiens, « le vautour était symbole de la maternité en vertu de cette croyance qu'il n'existait que des vautours femelles, sans aucun mâle dans l'espèce [...] Mais comment avait donc lieu la fécondation des vautours s'il n'y avait que des femelles ?

« Horapollo nous en donne quelque part une bonne explication : en une certaine saison, ces oiseaux s'arrêtent dans leur vol, ouvrent leur vagin et conçoivent de par le vent ³²».

Freud croit donc pouvoir affirmer que Léonard a fort bien pu connaître ces légendes : « Ainsi nous arrivons, de façon imprévue, à tenir pour vraisemblable ce que, voici un instant, nous rejetions comme absurde. Léonard peut très bien avoir connu la fable scientifique à laquelle le vautour doit d'avoir été choisi par les Égyptiens comme notation de la mère. Car la curiosité du lecteur infatigable qu'était Léonard s'étendait à tous les domaines de la littérature et du savoir (pp. 58-59) ».

De nouveau, Freud feint d'être le premier surpris par la conclusion à laquelle il est arrivé. Il veut ainsi nous faire croire qu'il est parfaitement objectif et que ses démarches n'obéissent jamais qu'à une pure nécessité intellectuelle devant laquelle il ne peut que s'incliner. Il y a pourtant gros à parier que, s'agissant du rêve de Léonard, personne d'autre que lui n'aurait jamais pu se livrer à de telles déductions et fabriquer un tel tissu d'élucubrations. Quoi qu'il en soit, certes ! Léonard lisait beaucoup, mais il aurait mieux valu que Freud ait pu établir qu'il avait bien eu connaissance des légendes concernant le vautour, même si je ne perds, bien sûr, pas de

³²*Ibid.* p. 58.

vue qu'en réalité cela n'a aucune importance puisque le vautour était un milan.

Faute de pouvoir prouver que Léonard avait effectivement connu ces légendes, Freud s'est persuadé que c'était hautement vraisemblable : « La fable de l'unisexualité et de la fécondation des vautours n'était point demeurée une anecdote indifférente [...] Les Pères de l'Église s'en étaient emparé pour avoir contre les douteurs de l'Écriture Sainte un argument tiré de l'histoire naturelle. Si, d'après les meilleures sources de l'antiquité, les vautours en étaient réduits à se laisser féconder par le vent pourquoi quelque chose d'analogue ne serait-il pas arrivé à une femme ? Cet argument tiré de la fable du vautour incita presque tous les Pères de l'Église à la raconter, et il semble alors presque indubitable que, sous un aussi puissant patronage, elle parvint aussi à la connaissance de Léonard (pp. 59-60) ». On le voit, ce qui n'était d'abord qu'une « simple possibilité », est maintenant devenu « presque indubitable ». On peut pourtant penser que cette conclusion est bien imprudente. Je ne suis aucunement en mesure de me prononcer sur la connaissance que Léonard de Vinci pouvait avoir des Pères de l'Église. Mais je n'ai jamais lu nulle part qu'il se soit particulièrement intéressé à eux. En tous cas, si Freud avait trouvé la moindre trace d'un intérêt, fût-il purement occasionnel, de Léonard pour les Pères de l'Église, il n'aurait pas manqué de nous en informer et d'en conclure que son hypothèse « presque indubitable » était maintenant tout à fait indubitable. Quand on feuillette les *Carnets* de Léonard, on y rencontre, rarement, les noms de Platon et d'Aristote, mais jamais celui d'un théologien ou d'un Père de l'Église. À l'évidence, Léonard s'intéressait plus à l'art et à la science qu'à la théologie. D'ailleurs Freud, nous le verrons, rappellera lui-même un peu plus loin que Léonard semble s'être très vite affranchi des croyances religieuses.

Quand bien même Léonard aurait eu, grâce aux Pères de l'Église ou par une autre voie, connaissance des légendes relatives à l'unisexualité du vautour, cela ne prouverait pas pour autant que cette lecture l'ait marqué. Chacun de nous a l'occasion au cours de son existence d'entendre ou de lire beaucoup d'histoires extravagantes qui le font tout au plus ricaner ou hausser les épaules un court instant et qu'il oublie bien vite. C'est très vraisemblablement ainsi que Léonard a réagi s'il a effectivement, mais rien n'est moins sûr, eu connaissance de ces légendes.

Qu'importe ! Freud veut à tout prix croire non seulement que Léonard a certainement connu ces légendes, mais qu'elles ont eu en lui un

profond retentissement : « Nous pouvons maintenant nous figurer ainsi la genèse du fantasme au voutour de Léonard : il lisait un jour, dans un Père de l'Église ou dans un livre d'histoire naturelle, que les voutours sont tous femelles et savent se reproduire sans l'aide de mâles, Alors surgit en lui un souvenir qui prit la forme de ce fantasme, mais qui signifiait que lui aussi était un tel fils de voutour, enfant ayant eu une mère mais pas de père. Et à ce souvenir s'associa, – suivant le seul mode permettant à des impressions aussi précoces de resurgir, – un écho de la jouissance éprouvée dans la possession du sein maternel. L'allusion que faisaient les vieux auteurs à la Vierge avec l'enfant, sujet cher à tous les artistes, dut contribuer à faire paraître précieux et significatif son fantasme à Léonard. Il lui permettait donc de s'identifier avec l'Enfant Jésus, consolateur et rédempteur de tous, et non pas d'une seule femme (pp. 60-61) ».

Comment ne pas se dire que tout cela devient de plus en plus bizarre ? Comment ne pas s'y perdre ? On avait cru d'abord que le voutour, dont la queue ne pouvait être qu'un pénis, était nécessairement un mâle. Mais on apprend ensuite que c'est une femelle puisqu'il n'existe pas de voutour mâle et que le pénis qui faisait subir une fellation au petit Léonard était aussi le sein qui l'avait allaité. On apprend enfin que celui-ci, était, en tant que fils d'une femelle fécondée par le vent, un nouvel Enfant Jésus. Comment ne pas avoir envie de crier : « Au fou ! » ?

Freud est pourtant plus convaincu que jamais d'être sur la bonne piste : « Chez Léonard, nous croyons maintenant connaître le contenu réel de son fantasme ; la substitution du voutour à la mère donne à entendre que le père manqua à l'enfant qui se sentit seul avec la mère. Le fait de la naissance illégitime de Léonard est d'accord avec son fantasme du voutour ; cette circonstance seule lui permit de se comparer à un fils de voutour ; par ailleurs, le second fait certain de son enfance que nous connaissions est qu'à l'âge de cinq ans il a avait été recueilli dans la maison paternelle, mais quand cet événement eut lieu, quelques mois après la naissance de l'enfant ou quelques semaines avant l'établissement du registre des impôts, nous n'en savons absolument rien. C'est ici que l'interprétation du fantasme au voutour acquiert de la valeur et peut nous apprendre que Léonard passa les premières années décisives de sa vie, non chez son père et sa belle-mère, mais chez sa mère, la pauvre, la délaissée, la véritable où il eut le temps de ressentir l'absence de son père (pp. 61-62) ».

Freud n'a pourtant pas fini d'exploiter le prétendu fantasme du voutour, qui nous apporterait de précieux renseignements sur les premières

années de Léonard qu'il aurait passées dans la seule compagnie de sa mère. Or ce n'est là qu'une hypothèse et l'on pourrait, à la suite de Meyer Schapiro ³³, en envisager bien d'autres que Freud a écartées d'office parce qu'elles ne cadraient pas avec ses théories. Le petit Léonard a pu trouver chez sa mère une figure paternelle de remplacement ; il se pourrait aussi que sa mère n'ait pas du tout éprouvé pour lui l'amour passionné que lui prête Freud, qu'elle l'ait, au contraire, rejeté et que, loin d'éprouver pour elle un indéfectible attachement, Léonard n'ait jamais pu lui pardonner de l'avoir délaissé ³⁴ ; il se pourrait d'ailleurs que le petit Léonard ait été, dès sa naissance, élevé au foyer paternel.

Cette dernière hypothèse semble même être la plus vraisemblable. Dans la biographie de Léonard de Vinci de Gabriel Séailles publiée en 1892, étude, nous dit Jacques Bénesteau, que Freud « a lue et consciencieusement annotée ³⁵ », on lit ceci : « Le père de Léonard était ser Piero, alors âgé de vingt-deux ou vingt-trois ; sa mère, une jeune paysanne du nom de Catarina. Ici se place un petit drame de famille, dont chacun est libre d'imaginer les incidents à sa fantaisie et dont nous ne savons que le

³³« On peut très bien imaginer, contrairement à Freud, que tout d'abord cette jeune mère italienne n'était pas rejetée par sa famille, et qu'en l'absence du père de l'enfant, ses frères et son père à elle assuraient dans les affects et les pensées de l'enfant le rôle de son père. Nous pouvons également imaginer qu'il a pu être élevé par une mère hostile à l'enfant illégitime dont la naissance causait sa disgrâce. Si Caterina était déjà mariée quand l'enfant fut adopté par son père naturel, nous pouvons supposer que la naissance d'un demi-frère changea la situation de Léonard dans son foyer et lui fit désirer le retour chez son vrai père. Un document récemment découvert montre à quel point Freud s'égarait dans sa reconstitution. Antonio, le grand-père paternel de Léonard, enregistrant dans le journal familial la naissance et le baptême de celui-ci nomme dix parrains, des voisins pour la plupart, dont la présence à la cérémonie donne fortement à penser que l'enfant naquit dans le foyer paternel et qu'il y fut tout de suite accepté » (*op cit.*, p.108).

³⁴ Meyer Schapiro s'appuie sur un passage des *Carnets*, pour formuler cette hypothèse : « Dans une collection de fables sur les passions que renferment ses *Carnets*, l'une, appelée *Envie*, concerne le milan : « On lit du milan que, lorsque dans son nid il voit ses enfants par trop engraisser, il leur donne des coups de bec au flanc, par envie, et les laisse sans nourriture. » Ici, la femelle du milan n'est pas le modèle de la bonne mère qui souhaite avoir ses enfants avec elle pour toujours [...] La fable du milan n'est pas une invention de Léonard ; il l'a tirée probablement d'un recueil antérieur. Un psychologue intéressé par ce morceau d'histoire naturelle pourrait en conclure que Léonard ne pardonna pas à Caterina sa naissance illégitime et sa promptitude à l'abandonner à sa belle-mère » (*ibid.*, pp. 108-109). Mais, bien sûr, Meyer Shapiro ne prétend aucunement qu'il faut retenir cette hypothèse. Il veut simplement montrer qu'en l'absence de toute véritable information véritable sur les sentiments réciproques de Caterina et du petit Léonard, on ne saurait vouloir imposer quelque hypothèse que ce soit.

³⁵*Op cit.*, p. 205.

dénouement. La naissance de Léonard donne brusquement à l'idylle une fin toute prosaïque. Sans doute sur les instances de son père, ser Piero rompit avec Catarina, prit son fils et la même année se maria avec Albiera di Giovanni Amadori. Catarina de son côté épousa sagement un certain Accatabriga di Piero del Vacca, quelque paysan qui n'y regarda pas de trop près. Fils naturel, recueilli par son père, Léonard se passa de cette influence maternelle que soit subir tout grand homme qui se respecte ³⁶». Et Gabriel Séailles le redit un peu plus loin : « Léonard de Vinci fut élevé chez son père ³⁷ ».

Mais, comme il le fait généralement quand un livre va à l'encontre de ce qu'il prétend démontrer, Freud a préféré ne tenir aucun compte de la biographie de Gabriel Séailles. Pour lui donc, point de doute : « Le fait que Léonard ait passé ses premières années auprès de sa mère seule, fait que corrobore le fantasme au vautour, dut exercer une influence décisive sur la structure de sa vie intérieure ³⁸».

³⁶*Léonard de Vinci, l'artiste et le savant. Essai de biographie psychologique*, Librairie académique Didier Perrin et Cie, Paris 1892, p.5. Dimitri Merejkovski pense lui aussi que le petit Léonard a été très vite séparé de sa mère et confié tout d'abord à son grand-père paternel : « Ainsi Léonard, fils de l'union illégale du jeune notaire florentin et de la servante de l'auberge d'Anciano, entra dans la vertueuse famille da Vinci » (*op. cit.*, p. 324)

³⁷*Ibid.*, p. 8. Le premier biographe de Léonard de Vinci, Giorgio Vasari, ne parle pas des toutes premières années de Léonard. Mais on peut penser que s'il avait su qu'il n'avait, jusqu'à l'âge de cinq ans, été élevé que par sa mère, il l'aurait indiqué. Or non seulement il ne parle jamais de la mère de Léonard, Caterina, mais il ne signale jamais nulle part que Léonard, « fils de Messire Piero da Vinci », était un bâtard (Voir *Vie des artistes*, Les Cahiers Rouges, Grasset 2007, pp. 178-193). Ou bien il l'ignorait ou bien il le savait, mais a jugé que cela ne pouvait en rien servir à éclairer la personnalité et l'œuvre de cet immense artiste et savant.

³⁸*Op. cit.*, p. 63.

III

Qu'importe que la meilleure façon de corroborer un fait ne soit sans doute pas de s'appuyer sur un fantasme ! Freud veut à tout prix que le petit Léonard ait passé ses premières années seul avec sa mère, totalement privé d'une présence paternelle. Mais, et nous nous en sommes déjà étonnés, si le fantasme du vautour qui introduit sa queue dans sa bouche est né chez l'enfant du souvenir d'avoir été allaité par sa mère, on a toutes les peines du monde à comprendre comment ce qui est censé être un sein maternel peut en même temps être un pénis. Et Freud lui-même le reconnaît : « Au cours de notre travail d'interprétation, nous nous heurtons maintenant à ce problème étrange : pourquoi ce contenu réel du souvenir a-t-il été transposé en situation homosexuelle ? La mère qui allaite son enfant, - plutôt : que l'enfant tète, - est métamorphosée en un vautour qui introduit sa queue dans la bouche de l'enfant ? Nous prétendons que la "coda" du vautour, suivant les usages métaphoriques du langage vulgaire, ne peut signifier rien d'autre qu'un membre viril, un pénis. Mais nous ne comprenons pas comment le travail de l'imagination en peut venir à doter justement l'oiseau maternel de l'insigne de la virilité et une telle absurdité nous fait douter de pouvoir réduire cette création de l'imagination à un sens rationnel (pp. 68-69) ».

Mais, on s'en doute, il ne va pas, pour autant faire marche arrière. Il va, au contraire, presser le pas : « Souvenons-nous qu'il n'est pas bon qu'une singularité demeure isolée, et hâtons-nous de lui en adjoindre une seconde plus surprenante encore ³⁹ ». Voilà un aveu bien intéressant. Mais notons tout d'abord que ce qu'il vient d'appeler une « absurdité » n'est plus maintenant qu'une « singularité. On comprend aisément pourquoi. S'il avait écrit, en effet : « il n'est pas bon qu'une absurdité demeure isolée », même le lecteur le moins doué d'esprit critique aurait sans doute sursauté. Pourtant c'est bien de cela qu'il s'agit. Freud l'a bien compris : il n'est pas bon qu'une sottise demeure isolée, qu'une sornette reste solitaire. Si l'on veut qu'elles ne soient pas trop facilement repérées, il faut le plus vite possible leur trouver des compagnes, le plus de compagnes possible. Il faut proposer sans cesse au lecteur de nouvelles sottises pour le décourager le plus possible de se poser des questions.

Freud a donc continué ses recherches sur les légendes des Égyptiens relatives au vautour et il a trouvé ce qu'il lui fallait : « Cette divinité maternelle à tête de vautour fut [...], dans la plupart des ses figurations, dotée par les Égyptiens d'un phallus ; son corps que les seins caractérisaient comme féminin, portait aussi un membre viril en état d'érection.

« Ainsi, nous trouvons chez la déesse Mout la même réunion de caractères maternels et de caractères virils que dans le fantasme au vautour de Léonard (pp. 69-70) ».

Encore faudrait-il que Léonard ait eu, lui aussi, connaissance de ces figurations. Mais Freud, et l'on peut s'en étonner puisqu'il s'était très facilement convaincu que Léonard n'avait pas pu ne pas connaître le mythe de l'unisexualité du vautour, reconnaît qu' « une telle hypothèse est plus que douteuse (p. 70) ».

Freud abandonne alors pour un temps le cas particulier de Léonard de Vinci pour essayer de répondre à cette question : « Pourquoi l'imagination humaine ne répugne-t-elle pas à pourvoir une figure devant incarner l'essence de la mère des attributs de la maternité ⁴⁰? » La réponse, il la cherche tout naturellement dans ses propres théories sur le sexualité infantile : « La réponse nous est donnée par les théories sexuelles infantiles. Il y eut, en effet, un temps dans la vie de l'individu, où le membre viril fut compatible avec la représentation de la mère. Quand l'enfant mâle porte sa

³⁹*Ibid.*, p. 69.

⁴⁰*Ibid.*, p. 71.

curiosité, pour la première fois, vers les énigmes de la vie sexuelle, il reste dominé par un intérêt primordial pour ses organes génitaux personnels. Il attribue à cette partie de son corps trop de valeur et d'importance pour pouvoir croire qu'elle puisse faire défaut chez d'autres personnes desquelles il se sent si proche. Comme il ne peut pas deviner l'existence d'un autre type équivalent de structure génitale, il doit embrasser l'hypothèse que tous les êtres humains, femme comprise, possèdent un membre tel que le sien (pp. 71-72) ».

Le vocabulaire de Freud révèle sa foncière incapacité à se mettre à la place des tout-petits. La curiosité du petit enfant mâle ne saurait se porter « vers les énigmes de la vie sexuelle ». Il ne se pose aucune question sur la vie sexuelle qui, pour lui, n'existe pas. Il n'est non plus nullement « dominé par un intérêt primordial pour ses organes génitaux personnels ». Outre que le petit enfant n'a pas de testicules ou plutôt puisqu'il ne sait pas qu'il en a, ceux-ci n'étant pas encore descendus, le petit appendice qui lui sert à faire pipi n'est aucunement à ses yeux un organe génital. En revanche, on concédera aisément à Freud que le tout-petit est incapable de deviner « l'existence d'un autre type équivalent de structure génitale ». Et, pour cause, il n'a jamais soupçonné l'existence de quelque structure génitale que ce soit.

Le petit garçon, nous dit Freud, a beaucoup de mal à admettre, quand il la découvre, l'absence chez les petites filles du petit organe que tout le monde possédait, croyait-il : « Ce préjugé s'enracine, chez le jeune investigateur, avec une telle force qu'il n'est pas même détruit par les premières observations de la différence sexuelle chez de petites filles. La perception directe dit bien, en effet, qu'il y a là quelque chose de différent, mais l'enfant n'est pas capable d'extraire le contenu de cette perception et d'accepter l'impossibilité de découvrir le membre viril chez les filles (p. 72) ».

Pour Freud, la raison essentielle pour laquelle les petits garçons ont de la peine à croire que les filles puissent ne pas disposer du même organe qu'eux est l'importance primordiale que joue cet organe dans leur vie sexuelle : « Le pénis est déjà dans l'enfance la zone érogène directrice, l'objet sexuel auto-érotique le plus important et sa valorisation se reflète logiquement dans l'impossibilité de se représenter une personne semblable au moi sans cette parité constituante essentielle ⁴¹ ». Le moins que l'on

⁴¹*Uber infantile Sexualtheorien*, Gesammelte Werke tome VII p. 178. Cité par J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, collection Quadrige, PUF, 2004, p.75.

puisse dire est que cette explication est aussi superflue qu'elle est saugrenue. Comment, en effet, les petits garçons pourraient-ils ne pas être portés à croire que tout le monde, les filles comme les garçons, est doté du même petit appendice dont ils sont eux-mêmes pourvus ? La fonction si évidente et si importante de cet appendice semble le rendre absolument indispensable. Pour eux, ce n'est qu'un robinet, mais un robinet dont on ne saurait se passer. Comment donc pourraient-ils ne pas être très étonnés quand ils découvrent que les petites filles en sont privées ?

Pour autant ils ne semblent pas, d'ordinaire, en être troublés outre mesure. Mais Freud pense, bien sûr, le contraire : « L'enfant essaie d'une conciliation : le membre existe aussi chez les filles, mais il est encore très petit ; il croîtra par la suite. Des observations ultérieures déçoivent-elles cette attente, alors une autre issue s'offre à l'esprit puéril : le membre existait bien aussi chez les filles, mais il a été coupé ; à sa place est demeurée une blessure. Ce progrès de la théorie utilise une expérience personnelle au garçon et de caractère pénible ; l'enfant s'est déjà vu menacé de la spoliation du précieux organe s'il lui manifeste un intérêt trop marqué. Sous l'influence de cette menace de castration, il modifie maintenant sa conception des parties génitales féminines ; il tremblera désormais pour sa propre virilité, mais méprisera de plus les malheureuses créatures qui, d'après lui, ont déjà subi le cruel châtement (pp. 72-73) ».

Pour Freud, le bébé qui attrape et tripote son zizi est déjà un masturbateur⁴². Mais un bébé attrape et tripote tout ce qui lui tombe sous la main. Et quand on lui fait sa toilette et qu'il est tout nu et sur le dos, ses mains se portent tout naturellement vers ce qui est en bas de son ventre. Il ne doit en éprouver, pour autant, guère plus de sensations que lorsqu'il se tripote une oreille⁴³. Quant au complexe de castration qui est l'un des grands dogmes du freudisme, il serait trop long d'en discuter ici. Ce que je sais, c'est que je n'ai personnellement jamais éprouvé nulle crainte de ce genre et que tous mes amis, avec qui je parle presque aussi souvent de

⁴² Comme le dit ironiquement Pierre Debary-Ritzen, s'il fallait en croire Freud, « la succion du pouce — si fréquente chez l'enfant dans les moments de tension de repli sur soi — serait bien moins l'équivalent de la cigarette ou du chewing-gum qui apportent la détente, que d'une forme sommaire de masturbation » (*La scolastique freudienne*, Fayard, 1972, p. 74).

⁴³ Voir Pierre Debray-Ritzen, *La scolastique freudienne*, Fayard, 1972, p. 77 : « En clinique il apparaît que l'attouchement des organes génitaux et l'érection qui en résulte chez le mâle commencent dès la première année et se poursuivent toute la vie. Ce sont là des gestes et des réactions naturels — comme de se gratter le nez ou de se curer les dents ».

psychanalyse que de religion, m'ont assuré que c'était aussi leur cas. Pierre Debray-Ritzen, dont l'opinion est, elle, celle d'un spécialiste qui s'est toute sa vie occupé d'enfants et qui en a observé beaucoup plus que Freud, est lui aussi convaincu que ce que Freud considère comme la règle est, en réalité, l'exception : « Beaucoup d'enfants mâles ont-ils éprouvé l'angoisse de la castration ? Peu sans doute. Et peu nombreux non plus sont les parents qui ont proféré une telle menace ⁴⁴».

Mais poursuivons notre lecture des élucubrations freudiennes : « L'attrait érotique émané de la personne de la mère, atteignant à son apogée, devient bientôt une ardente aspiration vers les parties génitales de la mère supposées par l'enfant être un pénis. La connaissance, plus tard acquise, de l'absence du pénis chez la femme, transforme souvent cette aspiration en son contraire et fait vie place à un dégoût qui, à la puberté, peut devenir cause d'impuissance psychique, de misogynie, d'homosexualité durable. Mais la fixation à l'objet auparavant ardemment convoité, le pénis de la femme, laisse d'ineffaçables traces dans la vie psychique de l'enfant, chez qui ce stade de l'investigation sexuelle infantile présenta une intensité particulière. Le fétichisme du pied et de la chaussure féminine ne semble prendre le pied que comme un symbole d' "ersatz" du membre de la femme, adoré du temps de l'enfance, depuis lors regretté (pp. 73-74) ».

Il faut le reconnaître, avec Freud on ne s'ennuie jamais. Les sornettes rocambolesques succèdent aux sornettes rocambolesques et notre attente n'est jamais déçue. On aimerait bien savoir sur quels témoignages il se fonde pour affirmer l'existence d' « une ardente aspiration vers les parties génitales de la mère supposées par l'enfant être un pénis ». Il n'en invoque aucun et pour cause. S'il en avait seulement trouvé un seul, il n'aurait pas manqué de nous en faire part. En admettant que cette aspiration ait jamais existé, elle doit être encore beaucoup plus rare que la peur de la castration. Mais Freud croit avoir trouvé là l'explication d'un phénomène

⁴⁴*Petite histoire naturelle de la sexualité infantile expurgée des jobardises*, éditions Pierre-Marcel Favre, 1982, p. 51. Voir aussi Jacques Van Rillaer, *Les illusions de la psychanalyse*, Pierre Mardaga, 1980, pp : 313-314 : « Si au lieu de se gargariser de mots, on prend la peine de définir opérationnellement la peur de la castration en vue de vérifier sa fréquence chez les enfants, on en arrive à la conclusion de R. Sears : "Il n'y a guère de données qui prouvent l'universalité du complexe de castration. Bien au contraire. Les enfants qui ont bénéficié d'une information sexuelle adéquate manifestent peu de craintes et de croyances curieuses en ce qui concerne le processus sexuel" (*Survey of objective studies of psychoanalytic concepts*, N. Y. Social Science Research Council, 1943, rééd. 1951, p. 136) ».

qui est, lui, bien attesté, le fétichisme du pied. Il n'en reste pas moins rare, alors qu'il devrait être très fréquent, si Freud avait raison. Je me sens totalement incapable de me prononcer sur les différentes explications qui en ont été proposées et qui d'ailleurs ne sont généralement présentées que comme des hypothèses. En revanche, je crois que l'on peut écarter sans la moindre hésitation celle de Freud qui est parfaitement saugrenue et qui fait appel à une pulsion qui n'a, dans doute, jamais existé que dans son imagination complètement déjantée.

Mais Freud est, lui, maintenant persuadé d'avoir trouvé l'origine et des légendes égyptiennes et du fantasme de Léonard : « L'hypothèse infantile du pénis maternel est la source commune d'où découlent et le structure androgyne des divinités maternelles telle Mout l'Égyptienne et la "coda" du vautour dans le fantasme d'enfance de Léonard ⁴⁵ ». Il pense pourtant n'avoir point épuisé toute la fécondité du prétendu fantasme : « Une courte réflexion nous avertit de ne pas nous contenter d'avoir résolu le problème de la queue du vautour. Le fantasme d'enfance de Léonard renferme encore bien des traits obscurs. Le plus frappant est donc d'avoir transformé la succion du sein maternel en l'acte d' "être allaité", c'est-à-dire en un acte passif évoquant une situation de caractère franchement homosexuel. Si nous tenons compte de la vraisemblance historique suivant laquelle Léonard se comporta toute sa vie sentimentalement en homosexuel, la question se pose : ce fantasme n'a-t-il pas trait à quelque lien causal entre les rapports de Léonard enfant avec sa mère et son ultérieure homosexualité, manifeste bien que platonique. Nous n'oserions pas conclure à un tel rapport rien que d'après la réminiscence déformée de Léonard, si l'examen psychanalytique de sujets homosexuels ne nous avait déjà montré qu'un tel rapport existe et qu'il est même intime et nécessaire (pp. 77-78) ».

Freud considère que l'homosexualité de Léonard de Vinci est un fait indiscutable. Mais Jacques Bénesteau le conteste : « Déjà en 1892, l'essai biographique de Gabriel Séailles que connaissait le Viennois avait fermement mis en doute l'homosexualité de Léonard de Vinci, jugeant "monstrueuse" cette affirmation fondée sur des ragots. Le 8 avril 1476, Leonardo da Vinci a été impliqué à Florence dans un procès, avec d'autres personnes, pour "sodomie active", à la suite d'une accusation anonyme et calomnieuse en fait destinée à atteindre un autre individu, de l'illustre famille des Médicis. De Vinci fut disculpé la même année le 16 juin. C'est

⁴⁵*Ibid.*, p. 76.

le seul élément historique que l'on possède. Le reste est une pure spéculation et l'homosexualité de l'artiste est toujours discutée aujourd'hui⁴⁶».

Certes, contrairement à beaucoup d'autres hypothèses de Freud, celle de l'homosexualité de Léonard n'a évidemment rien de saugrenu. Mais comment Freud peut-il affirmer qu'elle est « manifeste bien que platonique » ? Une homosexualité qui reste purement platonique peut difficilement être manifeste. Lorsque quelqu'un n'a jamais eu de rapports sexuels et ne s'est jamais livré à la moindre privauté avec une personne du même sexe, il paraît bien difficile de décréter qu'il est homosexuel. Il faudrait, pour ce faire, qu'il ait lui-même, plus ou moins clairement, avoué ses penchants. Aucun témoignage n'indique que Léonard de Vinci l'ait jamais fait. Mais, nous dit Freud, « on a de tout temps remarqué qu'il prit comme élèves rien que des garçons et des jeunes gens d'une beauté frappante⁴⁷ ». Or, si la première de ces deux affirmations est assurément incontestable, elle ne prouve rien du tout : il n'y avait jamais de femmes dans les ateliers de peintre. Quant à la seconde, il se peut que les élèves de Léonard aient été, sinon tous, du moins majoritairement, « d'une beauté frappante »⁴⁸. Mais c'est sans doute leur talent d'abord qui a attiré l'attention de Léonard. Freud ne craint pas d'affirmer que Léonard de Vinci « les ayant choisis pour leur beauté, non pour leur talent, aucun d'eux (Cesare da Sesto, G. Boltraffio, Andrea Salaino, Francesco Melzi, etc.) ne devint un peintre notable⁴⁹ ». Il suffit pourtant de consulter des ouvrages sur l'histoire de la peinture pour s'apercevoir que, s'ils n'ont pas, bien sûr, l'immense et universelle notoriété d'un Michel-Ange, d'un Léonard de Vinci, d'un Botticelli ou d'un Raphaël, il n'en s'agit pas moins de peintres tout à fait reconnus et dont on trouve des œuvres dans les plus grands musées⁵⁰.

⁴⁶*Op. cit.*, p. 204.

⁴⁷*Op. cit.*, p. 83.

⁴⁸Cette beauté est attestée pour Andrea Salaino qui aurait notamment servi de modèle au Saint Jean-Baptiste de Léonard. La beauté de Francesco Melzi est également attestée par Vasari qui écrit, à propos des dessins anatomiques de Léonard : « De ces dessins d'anatomie humaine, il y en a une grande partie entre les mains de messire Francesco da Melzo, gentilhomme milanais qui, du temps de Léonard était un bel enfant, très aimé de lui, et qui est maintenant un noble et beau vieillard » (*op. cit.*, p. 187).

⁴⁹*Ibidem*.

⁵⁰ Citons seulement L'Ermitage (da Sesto, Salaino, Melzi), Les Offices (Boltraffio, Salaino) et la National Gallery (Boltraffio). Rappelons que, dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud nous raconte que, n'arrivant plus à retrouver le nom de Signorelli, il avait d'abord pensé à Borticelli, puis à Boltraffio (petite bibliothèque

Qu'importe ! Freud tient absolument à ce que Léonard ait été homosexuel. Il a, en effet, une théorie personnelle sur l'origine de l'homosexualité masculine et l'analyse du fantasme de Léonard de Vinci est avant tout destinée à l'étayer. Selon lui, cette origine n'est aucunement physiologique : elle ne peut être que psychologique : « Les homosexuels ont entrepris de nos jours une campagne énergique contre les entraves apportées par la loi à leur activité sexuelle, et aiment à se poser, par la voix de leurs théoriciens, en variété sexuelle à part dès l'origine, degré sexuel intermédiaire, "troisième sexe". Ils seraient, disent-ils, des hommes dont les conditions organiques, déterminées dès le germe, sont telles qu'elles leur imposent la satisfaction avec l'homme et la leur interdisent avec la femme. Il sera aussi aisé, par humanité, de souscrire à leurs réclamations que malaisé d'accepter leurs théories, édifiées sans tenir compte de la genèse psychique de l'homosexualité p. 78) ».

Freud rejette l'hypothèse d'une origine génétique de l'homosexualité qui, si elle était démontrée, rendrait évidemment caduque celle de « la genèse psychique de l'homosexualité » dont il ne veut pas douter un seul instant. Je me garderai bien de me prononcer sur un problème qui n'est aucunement de ma compétence et qui n'est pas encore résolu. Un certain nombre d'indices semblent néanmoins conforter l'hypothèse de l'origine génétique, et notamment les résultats fournis par l'observation des jumeaux, comme nous l'apprend Pierre Debray-Ritzen : « Kallmann le premier fit une étude sur les jumeaux homosexuels (1952) [...] Pour les 37 paires de jumeaux monozygotes examinés, la concordance est de 100% ; pour les 26 paires de jumeaux dizygotes, elle est seulement de 12%. Une telle différence est évidemment hautement significative d'une origine génétique de l'homosexualité ⁵¹ ». Mais on peut légitimement estimer qu'il faudrait disposer de statistiques beaucoup plus étendues et il semble impossible d'affirmer que l'on ne rencontre jamais de jumeaux homozygotes dont l'un est hétérosexuel et l'autre homosexuel ⁵². Il est donc trop tôt pour que l'on puisse se forger une opinion vraiment sûre et définitive, mais j'ai tendance à penser qu'il se produira pour l'homosexualité ce qui s'est produit pour l'autisme dont l'origine génétique

Payot, p. 8). L'explication que Freud donne de cet oubli est particulièrement tordue et absurde. Elle a été magistralement commentée par Jacques Van Rillaer (*op. cit.*, pp. 95-104).

⁵¹ *Op. cit.*, pp. 89-90).

⁵² Un de mes amis, dont je ne saurais un instant mettre en doute le témoignage, m'a assuré avoir rencontré un cas de ce genre.

est maintenant bien établie, l'imagerie cérébrale ayant clairement montré que le cerveau des autistes présentait d'évidentes anomalies. Mais les psychanalystes rechignent, bien sûr, à l'admettre, car il leur faudrait admettre alors que la psychanalyse ne peut strictement rien pour soigner l'autisme.

Freud est, en tout cas, persuadé que la genèse de l'homosexualité ne saurait être que psychique et il croit en connaître le mécanisme : « Chez tous nos homosexuels hommes, nous avons retrouvé, dans la toute première enfance, période oubliée ensuite par le sujet, un très intense attachement érotique à une femme, à la mère généralement, attachement provoqué ou favorisé par la tendresse excessive de la mère elle-même, ensuite renforcé par un effacement du père de la vie de l'enfant [...] Il semblerait presque que la présence d'un père énergique assurât au fils le juste choix de l'objet pour le sexe opposé (pp. 78-79) ».

L'homosexualité masculine serait donc, selon Freud, toujours liée à très puissant attachement à une mère qui lui manifeste une tendresse excessive, tandis que « la présence d'un père énergique » est, au contraire, la meilleure garantie d'une sexualité normale. Mais, avant d'adopter ses conclusions, on aimerait disposer tout d'abord de statistiques portant sur un très grand nombre de cas. Certes, Freud affirme, il est vrai, avoir rencontré cet intense attachement à la mère chez tous les homosexuels qu'il a examinés. Il ne nous donne malheureusement aucune indication sur le nombre de ces cas et l'on peut, de plus et surtout, s'interroger sur la réalité de cet attachement très intense à la mère qu'il prétend avoir « retrouvé, dans la toute première enfance, période oubliée ensuite par le sujet ». Car, cet attachement si fort, les patients de Freud l'avaient apparemment oublié et ne l'ont retrouvé que, grâce à Freud, qui n'a pas dû ménager ses efforts et les harceler de questions soigneusement orientées pour les amener à dire ce qu'il voulait à tout prix les entendre dire.

Certes, nous ne disposons pas des statistiques que nous pourrions souhaiter avoir, mais les homosexuels sont suffisamment nombreux pour que chacun d'entre nous puisse en avoir connu un assez grand nombre et avoir entendu parler de beaucoup d'autres. Or que constate-t-on, sinon que l'on rencontre tous les cas de figure ? Il y a des homosexuels, comme Roland Barthes, qui sont très attachés à leur mère, comme il y en a qui ne le sont pas. Certes, il y a plus d'homosexuels qui n'ont été élevés que par la mère que d'homosexuels qui n'ont été élevés que par le père, mais cela tient tout simplement au fait qu'il y a beaucoup plus d'enfants,

homosexuels ou hétérosexuels, qui ont été élevés par la mère que d'enfants qui ont été élevés par le père. Les guerres sont, bien sûr, la principale explication de ce phénomène. J'ai connu dans ma famille, chez mes amis et dans mes relations, un certain nombre d'enfants qui, à cause de la guerre, n'ont pas eu de père et ont été élevés par leur mère. Ils n'en sont pas, pour autant, devenus homosexuels. Et l'on n'a pas constaté, que je sache, qu'il y ait eu, après les deux guerres mondiales, une proportion inhabituelle d'homosexuels.

De plus, quand bien même on pourrait établir que l'attachement à la mère est statistiquement plus marqué chez les homosexuels que chez les hétérosexuels et c'est, en effet possible, il faudrait se garder d'en conclure trop vite que cet attachement est la cause de l'homosexualité. Il faudrait d'abord se demander avec Pierre Debray-Ritzen, si « l'attachement prolongé à la mère [...] n'est pas davantage la *conséquence* d'une nature plutôt que la cause d'un comportement ⁵³ ». On peut imaginer, en effet, qu'un enfant qui découvre son homosexualité, et il la découvre, semble-t-il, et l'on ne saurait s'en étonner, en même temps qu'il découvre la sexualité, on peut imaginer que cet enfant soit davantage porté à chercher du réconfort auprès de sa mère plutôt que de son père, les mères se montrant généralement plus indulgentes et plus compréhensives. Mais je ne fais là qu'une hypothèse et je me garderai bien d'affirmer quoi que ce soit sur un tel sujet.

Il est déjà bien difficile de suivre Freud lorsqu'il affirme que la cause de l'homosexualité doit être recherchée dans un excessif attachement à la mère, mais cela devient plus difficile encore lorsqu'il entreprend d'expliquer comment cet attachement conduit à l'homosexualité : « L'amour pour la mère ne peut pas suivre le cours du développement conscient ultérieur et tombe sous le coup du refoulement. Le petit garçon refoule son amour pour sa mère, en se mettant lui-même à sa place, en s'identifiant à elle, et il prend alors sa propre personne comme l'idéal à la ressemblance duquel il choisit ses nouveaux objets d'amour. Il est ainsi devenu homosexuel, mieux, il est retourné à l'auto-érotisme, les garçons, que le garçon grandissant aime désormais, n'étant que des personnes substituées et des éditions nouvelles de sa propre personne enfantine. Et il les aime à la façon dont sa mère l'aima enfant. Nous disons alors qu'il choisit les objets de ses amours suivant le mode du narcissisme (pp. 79-80) ».

⁵³ *Petite histoire naturelle de la sexualité infantile expurgée des jobardises*, p. 89.

Il faut le reconnaître : avec Freud, il n'y a pas de temps mort. Il ne nous laisse pas de répit. On n'a jamais le temps de souffler, car les sornettes succèdent aux sornettes sans discontinuer. On ne s'attendait pas, en effet, à apprendre que le petit garçon qui montre pour sa mère un attachement particulièrement vif, allait bien vite tout faire pour le refouler. Cette affirmation demanderait d'abord à être étayée et l'on aurait aimé que Freud nous citât des exemples précis d'homosexuels ayant refoulé leur attachement à leur mère. J'aurais tendance à penser qu'il est beaucoup plus facile de trouver des homosexuels qui, comme Roland Barthes, loin de refouler le profond attachement qu'ils nourrissent pour leur mère, se plaisent, au contraire, à l'évoquer.

On ne s'attendait pas non plus à apprendre que l'enfant qui refoulait son amour pour sa mère le faisait en se mettant à sa place et, en reportant sur sa propre personne, l'attachement qu'il vouait à sa mère. Le désir de refouler l'attachement à la mère est donc à l'origine du narcissisme. Et l'enfant narcissique devient ainsi tout naturellement homosexuel : « Il prend alors sa propre personne comme l'idéal à la ressemblance duquel il choisit ses nouveaux objets d'amour. Il est ainsi devenu homosexuel ». Je ne suis aucunement compétent pour me prononcer ni sur l'origine du narcissisme, ni sur celle de l'homosexualité et je me garderai bien de le faire. Mais, si j'ai tendance à penser que Freud renverse l'ordre des termes lorsqu'il prétend que l'attachement à la mère est à l'origine de l'homosexualité, c'est encore bien plus le cas, me semble-il, lorsqu'il prétend que le narcissisme est à l'origine de l'homosexualité. Je ne suis pas sûr du tout que, pour être homosexuel, il faille être narcissique : à l'évidence, les homosexuels ne sont pas tous narcissiques, comme ils devraient pourtant l'être tous, si Freud avait raison. Mais je suis sûr, en revanche, que pour être narcissique, il faut être homosexuel. On peut aimer des personnes de son propre sexe sans être amoureux de sa propre personne, mais on ne peut aimer sa propre personne sans être amoureux d'au moins une personne de son propre sexe. L'enfant narcissique ne devient pas homosexuel : il l'est déjà. Ce n'est pas parce qu'il est narcissique qu'un enfant devient homosexuel, mais c'est parce qu'il est homosexuel qu'il devient narcissique, s'il est du moins relativement beau. Car la laideur est sans doute la meilleure des préventions contre le narcissisme de même que l'âge en est le meilleur remède. Une fois de plus, je ne voudrais pas avoir l'air de m'aventurer sur un terrain qui n'est pas le

mien, mais je crois pouvoir affirmer que les vieillards narcissiques ne doivent pas être légion.

Mais poursuivons notre lecture : « Des considérations psychologiques plus profondes, continue Freud, justifient l’assertion que l’homosexuel devenu tel par ce mécanisme reste fixé, dans son inconscient, à l’image-souvenir de sa mère. Par le refoulement même de son amour pour elle, il conserve intact cet amour dans son inconscient et il lui demeure fidèle. Quand il semble poursuivre en amant de jeunes garçons, il fuit en réalité les autres femmes, qui pourraient le rendre infidèles. Nos observations particulières nous ont aussi permis de le démontrer : ceux qui semblent sensibles au charme mâle seul sont soumis en réalité à l’attirance émanant de la femme tout comme les hommes normaux, mais ils se hâtent chaque fois de transférer à un sujet mâle l’excitation née de la femme, et reproduisent ainsi toujours à nouveau le mécanisme par lequel ils ont acquis leur homosexualité (pp. 80-81) ».

Il faut lui reconnaître ce mérite, Freud renouvelle profondément les sujets dont il traite et il nous amène à les regarder sous un jour tout nouveau. C’est assurément le cas pour l’homosexualité. Si on le comprend bien, les homosexuels sont, en réalité, autant et même davantage attirés par les femmes que les hétérosexuels. Mais ils refoulent leurs pulsions, ce que ne font pas les hétérosexuels. Leur problème n’est pas qu’ils ne sont pas attirés par les femmes : il est qu’ils le sont trop. Et c’est pour cela qu’ils les fuient. Et c’est pour mieux les fuir qu’ils poursuivent les garçons.

Quand on lit *Un souvenir d’enfance de Léonard de Vinci*, on croit comprendre que l’homosexualité de Léonard vient du fait qu’il aurait pendant sa prime enfance été élevé par sa mère seule et privé de la présence du père. On croit comprendre qu’un attachement excessif à la mère et l’absence ou une présence insuffisante du père sont les principales causes de l’homosexualité. Il existe pourtant des déclarations de Freud qui remettent profondément en cause cette explication de l’homosexualité. Dans une « Conférence sur *Léonard* » prononcée devant la Société psychanalytique de Vienne le 1^{er} décembre 1909, il déclarait ceci : « Le fait qu’un enfant grandisse parmi les personnes d’un seul sexe est, nous le savons maintenant, l’une des causes qui contribuent le plus à la formation de l’homosexualité ⁵⁴ ». On comprend donc que, pour Freud, si, au lieu d’être élevé seulement par sa mère, un enfant est élevé seulement par son père, il risque tout autant de devenir homosexuel. Et c’est ce que Freud

⁵⁴ Cité par Jacques Bénesteau, *op. cit.*, p. 220.

répond très explicitement à Joseph Wortis lorsque celui-ci l'interroge sur ce sujet : « “Supposons qu'un enfant n'ait pas de famille, suggèrai-je, supposons que sa mère soit morte à sa naissance et que, seul, le père élève le fils, qu'arriverait-il dans ces conditions ?” — “En général, le garçon deviendra homosexuel.” — “Il serait intéressant de faire une enquête sur ces cas” — “Ce n'est pas nécessaire. Nous savons sans avoir besoin d'en faire comment ces situations évoluent”⁵⁵ ». Comment ne pas partager l'étonnement de Jacques Bénesteau : « *Le père ou la mère, tout cela n'a finalement aucune importance. Pas plus que les réalités, ni qu'un vautour, ni qu'un milan. Les faits sont interchangeable autant que de besoin, les freudiens sont dispensés d'en tenir compte, et aucune étude sérieuse n'est vraiment nécessaire ? Elle leur est d'ailleurs dangereuse, sinon fatale*⁵⁶ » ?

Freud s'intéresse ensuite au journal de Léonard pour faire un sort à une note de frais relative à l'achat d'un manteau pour Andrea Salaino et la mettre en parallèle avec une autre note de frais « pour l'enterrement de Caterina »⁵⁷. On ne sait pas avec certitude qui était cette Caterina. Pour certains, c'était une servante⁵⁸, mais, pour d'autres, c'était la mère de

⁵⁵ *Psychanalyse à Vienne, 1934, “notes sur mon analyse avec Freud”*, Denoël, 1954, p. 103.

⁵⁶ *Op. cit.*, pp. 220-221.

⁵⁷ Ce rapprochement avait déjà été fait par Dimitri Merejkovski : « Avec la même exactitude minutieuse qu'il inscrivait inutilement les cadeaux faits à Salaino, il nota les frais de l'enterrement » (*op. cit.*, p. 328).

⁵⁸ C'est, semble-t-il, l'hypothèse qu'a retenue Gabriel Séailles. Voir *op. cit.*, p. 169 : « À l'enterrement de sa servante Catarina, il avait voulu quatre prêtres et quatre clercs ». Mais j'aurais pour ma part plutôt tendance à penser qu'il s'agissait effectivement de sa mère, car, dans le cas contraire, il me semble qu'il n'aurait sans doute pas demandé « quatre prêtres et quatre clercs ». C'est l'hypothèse qu'a retenue Dimitri Merejkovski (voir *op. cit.*, pp. 327-328). Kurt Eissler, quant à lui, admet qu'il n'est pas sûr qu'il s'agisse bien de la mère de Léonard, mais il pense que cela n'a pas d'importance, l'inconscient de Léonard ayant certainement assimilé la servante Caterina à sa mère : « The context does not permit certainty in identifying the Caterina in Leonardo's *Notes* with his mother [...] The most we can draw with certainty is the minimum conclusion that the name Caterina, even if she was his maid, evoked the image of the mother ; that is to say, that an identity was established unconsciously between his mother and the maid ». Il ajoute que, si Caterina était effectivement une servante, Léonard l'a certainement prise à son service parce qu'elle portait le même prénom que sa mère et peut-être aussi parce que son apparence physique pouvait la rappeler : « Then we are entitled to assume that she was selected from among the applicants because of her name, and that her name, perhaps also her appearance and age, and her function in the household served to render her a maternal substitute. It would prove that it was the ordinate longing of the adult to enjoy the presence of a mother, at least in this form, that induced him to take a maidservant with his mother's name » (*op. cit.*, p. 92).

Léonard. C'est, bien sûr, l'hypothèse que retient Freud. Et cette note de frais nous révèle, selon lui, toute la douleur que la mort de sa mère causa à Léonard : « Ce compte des frais d'enterrement nous met en face de la manifestation, déformée jusqu'à être méconnaissable, de la douleur qui le frappa quand mourut sa mère (p. 89) ». Mais comment ne pas se dire que, si la manifestation d'une douleur est méconnaissable, ce n'est pas nécessairement parce qu'elle est profondément déformée ? Ce peut être tout simplement parce que la douleur présumée n'existe pas.

Freud, d'ailleurs, veut bien admettre qu'on puisse s'étonner que la douleur causée à Léonard par la mort de sa mère ne se manifeste que de cette façon et s'interroger sur sa réalité. Mais, quant à lui, loin de s'en étonner, il y reconnaît sans peine un phénomène qu'il a souvent observé, la névrose obsessionnelle : « On peut s'étonner qu'une telle déformation puisse avoir lieu, et nous ne pouvons d'ailleurs pas la concevoir du point de vue des processus psychiques normaux. Mais nous connaissons des façons d'être semblables propres aux états anormaux des névroses, en particulier de la névrose obsessionnelle. Là aussi nous voyons l'extériorisation de sentiments intenses, mais devenus inconscients de par le refoulement, transposés à des actes insignifiants, voire ineptes. Les forces adversaires de ces sentiments refoulés sont parvenus à tellement en dégrader l'expression que l'on pourrait attribuer à ces sentiments une intensité très faible, mais dans l'impérieuse compulsion avec laquelle s'imposent les petites actions symptomatiques se trahit la véritable puissance des émois enracinés dans l'inconscient, que la conscience voudrait désavouer. Seule une telle analogie avec la névrose obsessionnelle peut expliquer les comptes tenus par Léonard des frais d'enterrement de sa mère. Dans l'inconscient, il lui était resté attaché comme au temps de l'enfance par une inclination de nuance érotique ; l'énergie contraire du refoulement, plus tard survenu, ne permettait pas que lui fût érigée, à cet amour infantile, dans le journal de Léonard, un plus digne monument commémoratif ; mais le compromis, résultat transactionnel de ce conflit, devait être réalisé, et ainsi fut inscrit ce compte passé à la postérité sous forme d'énigme (pp. 89-90) »⁵⁹.

⁵⁹Meyer Schapiro fait justement observer qu'avant d'attribuer la minutie des comptes de Léonard à une névrose obsessionnelle, il faudrait se demander si elle ne s'explique pas par la profession de son père : « Dans son commentaire sur les textes de Léonard, Freud a noté la sèche minutie et le goût des précisions chiffrées dont témoignent l'indication de la mort de son père, ainsi que de nombreux autres faits dont il est fait mention dans ces carnets personnels. Il voit dans cette caractéristique le signe d'une tendance obsessionnelle témoignant d'un amour refoulé pour la mère, signe, également d'un penchant auto-érotique de la personnalité. L'importance que Léonard attribue à la

Pour ma part, je pense qu'il n'y a strictement rien à retenir de cette note de frais et qu'il serait tout fait vain d'en conclure quoi que ce soit sur les sentiments de Léonard à l'égard de sa mère. Pour pouvoir le faire, il faudrait d'abord pouvoir être tout à fait sûr que cette Caterina était bien la mère de Léonard. Si, comme c'est très probable, c'est, en effet, le cas, cela ne permet pas, pour autant, d'affirmer que Léonard avait refoulé le profond attachement qu'il éprouvait pour sa mère. On ne peut enfin exclure l'hypothèse que la mort de sa mère n'ait que peu affecté Léonard. N'oublions pas, en effet, que Caterina n'a vraisemblablement pas joué auprès de son fils le rôle que Freud prétend qu'elle a joué pendant cinq ans. Le sort que Freud fait à cette note de frais n'a donc aucun fondement. Une fois de plus, le refoulement remplit la fonction que Freud lui a assignée ; une fois de plus il lui permet de prétendre qu'un sentiment est d'autant plus fort qu'il se manifeste moins.

Freud, en tout cas, triomphe. Il est persuadé que cette insignifiante note de frais jette une vive et décisive clarté sur le cas de Léonard: « On peut sans trop de hardiesse se risquer maintenant à interpréter, par la même clef, et le compte des funérailles maternelles et ceux relatifs aux dépenses pour les élèves. Là encore nous devons nous trouver en présence d'un cas où les rares vestiges des émois érotiques de Léonard furent contraints de s'exprimer sur un mode altéré et obsessionnel. La mère et les élèves, images idéales de sa propre beauté enfantine, auraient été les objets de l'amour sexuel de Léonard, si tant est que le refoulement sexuel déterminant sa personnalité permette une telle désignation, et la compulsion qui forçait Léonard à noter, avec une minutie pénible, les dépenses faites pour ses élèves serait l'aveu déconcertant de ces conflits rudimentaires. Ainsi la vie sentimentale de Léonard appartiendrait vraiment à ce type d'homosexualité dont nous avons mis à jour le développement psychique, et la forme homosexuelle de son fantasme au vantage nous deviendrait compréhensible. Car il ne signifierait rien d'autre que ce que

profession de son père, — notaire au service de l'État — témoigne d'un autre trait caractéristique de son style d'écriture. Il paraît alors, dans son souci d'exactitude, ses précisions des dates et des menues dépenses, imiter les "minutes" de son père, qui lui aussi était fils de notaire [...] Girolamo Calvi, chercheur et éditeur des manuscrits de Léonard, a observé que celui-ci, dans ses premières notations, se sert des formules initiales des actes notariés. "Il était fils de notaire, il avait eu sous les yeux les actes dressés par Ser Piero, et le son évocateur des formules initiales lui était resté en mémoire." Calvi attribue également à cette familiarité avec l'exercice de la profession de son père l'extraordinaire minutie des stipulations que Léonard prend soin d'introduire dans ses contrats de fourniture de tableaux » (*op cit.*, pp. 144-145).

nous avons déjà avancé par rapport à ce type. Telle en serait la traduction : Par cette relation érotique à ma mère, je suis devenu homosexuel (pp. 90-91) ».

Freud croit pouvoir se décerner un brevet de prudence (« sans trop de hardiesse »). Il est manifestement persuadé que toute sa démarche témoigne d'une rigueur exemplaire. Mais fait-on preuve de prudence et de rigueur quand on présente comme des faits dûment établis des « émois érotiques » dont on reconnaît qu'ils ne s'expriment que « sur un mode altéré », ce qui est, de plus, une litote, tant cette prétendue expression apparaît saugrenue ? Freud prétend que la note relative aux frais d'enterrement de Caterina éclaire la signification de celle relative aux frais d'habillement d'Andrea Salaino. Mais le seul lien certain que l'on puisse établir entre ces notes est qu'elles montrent l'une et l'autre que Léonard tenait avec soin ses comptes. Il n'y a, pour autant, aucune raison de parler d'une « compulsion ». La « minutie » dont Léonard fait preuve dans ses comptes se manifeste dans toutes ses activités, comme ses dessins en témoignent tout particulièrement.

IV

Freud croit avoir démontré que l'origine de l'homosexualité présumée de Léonard se trouve dans la « relation érotique » qu'il aurait eue dans son enfance avec sa mère. Et c'est son rêve qui nous révélerait toute l'intensité de « cette relation érotique » : « En paroles qui ne se rapportent que trop clairement à la description d'un acte sexuel (“et à plusieurs reprises il me frappa avec sa queue entre les lèvres”), Léonard fait ressortir l'intensité du rapport érotique entre mère et enfant. Grâce au lien unissant le rôle actif de la mère à l'accent mis sur la zone buccale, il n'est pas difficile de déceler un second souvenir contenu dans le fantasme, et que nous pouvons traduire ainsi : “Ma mère m'a écrasé sur la bouche d'innombrables baisers passionnés” Le fantasme est composé du double souvenir d'avoir été allaité et baisé par la mère (p. 97) ».

Pour Freud la bouche est chronologiquement le premier organe sexuel parce que c'est elle qui nous fait éprouver nos premiers plaisirs : « Le premier organe qui se manifeste en tant que zone érogène et qui émette, envers le psychisme, une revendication libidinale, est, dès la naissance, la bouche. Toute l'activité psychique est d'abord agencée pour procurer satisfaction au besoin de cette zone. Il s'agit évidemment, en premier lieu, d'agir pour l'auto-conservation au moyen de l'alimentation.

Toutefois gardons-nous de confondre physiologie et psychologie. Très tôt, l'enfant, en suçotant obstinément, montre qu'il existe là un besoin de satisfaction, qui — bien qu'il tire son origine de l'alimentation et soit excité par elle — cherche son gain de plaisir indépendamment de celle-ci. De ce fait, ce besoin peut et doit être qualifié de *sexuel*⁶⁰».

Mais quoi que dise Freud, il est permis de penser que la bouche n'intervient vraiment dans la vie sexuelle qu'après la puberté. Telle était en tout cas l'opinion de Pierre Debray-Ritzen : « Sachons tout de suite convenir que la bouche, — qui joue un rôle évident dans l'alimentation, — va prendre, un peu plus tard, une place éloquente dans la phonation et le langage ; puis, bien plus tard, tenir un rôle dans la sexualité la plus active (du baiser au contact bucco-sexuel). Cependant tenons à souligner que *c'est bien plus tard*. La sensibilité et la motricité labiales, linguales, buccales entrent dans une sexualité humaine très élaborée — avec une série d'harmoniques variées qui nous distinguent beaucoup de l'animal et où se trouvent bien des fonctions et pratiques : le langage, la dialogue des yeux, la danse... Dès lors, a-t-on réfléchi qu'il n'était pas licite — pour cette action tardive que la bouche prendra en sexualité — de lui en assigner une *initialement* ?

« Bref, la sexualité orale suit de loin le comportement proprement sexuel. Elle ne le devance pas⁶¹».

La traduction que Freud nous propose du fantasme de Léonard (« Ma mère m'a écrasé sur la bouche d'innombrables baisers passionnés ») pourrait nous laisser pantois, si, sous sa plume, quelque chose pouvait encore nous étonner. Disons seulement qu'il n'a pas dû observer beaucoup de mères avec leurs bébés. Car, pour ma part, je n'ai jamais vu de mère écraser des baisers passionnés sur la bouche d'un bébé ou d'un tout petit. On voit des mamans effleurer de leurs lèvres celles de leurs bébés, mais, loin de les écraser, elles ne font que les frôler légèrement. Quand on embrasse des bébés, et j'en ai beaucoup embrassés, on le fait tout doucement, très délicatement. Cela n'a rien à voir avec les baisers qu'échangent des amants. Un être normal ne donne pas des « baisers » à des bébés : il leur fait des bisous, des « mimis ». Je vais avoir quatre-vingts ans et je prends depuis cinq ans des médicaments dont le moins que l'on peut dire est qu'ils ne favorisent pas les élans sexuels, et pourtant j'ai toujours autant envie, et même plus que jamais, d'embrasser tous les bébés

⁶⁰*Abrégé de psychanalyse*, Bibliothèque de psychanalyse, P.U.F., 1949, p. 14.

⁶¹*La psychanalyse cette imposture*, Albin Michel, 1991, p. 63.

que je vois. La tendresse qu'on éprouve pour les bébés n'a vraiment rien à voir avec la passion amoureuse et ne relève en rien de la sexualité. Une maxime célèbre de La Rochefoucauld dit que « la plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour c'est celle de la fièvre ⁶² ». Il a raison, mais l'amour que l'on éprouve pour les tout-petits, lui, ne ressemble en rien de la fièvre. Que je sache, personne n'a jamais été troublé par un bébé. Freud ne cesse de mettre sur le même plan des sentiments et des comportements qui ne sont pas du tout du même ordre. L'amour maternel et l'amour paternel, tout comme l'amour filial ou l'amour fraternel, sont des sentiments qui non seulement ne sont pas de même nature que l'amour sexuel mais qui ordinairement l'excluent. Certes, les cas d'inceste ne sont pas aussi rares qu'on le souhaiterait, principalement entre père et fille : ce n'en sont pas moins des comportements contre nature.

Dans un texte publié en 1923, *Psychanalyse et théorie de la libido*, Freud ne craint pas d'écrire que la solidité des liens qui unissent les parents et les enfants vient de ce qu'à l'origine leurs relations étaient « pleinement sexuelles » : « Les pulsions sociales appartiennent à une classe de notions pulsionnelles où il n'est pas encore nécessaire de voir des pulsions sublimées bien qu'elles soient proches de celles-ci. Elles n'ont pas abandonné leurs buts sexuels directs, mais des résistances internes les empêchent d'atteindre ceux-ci ; elles se contentent de s'approcher dans une certaine mesure de la satisfaction et c'est justement pourquoi elles établissent dans une certaine mesure des liens particulièrement solides et durables entre les hommes. Telles sont en particulier les relations de tendresse entre parents et enfants qui, à l'origine, étaient pleinement sexuelles, les sentiments d'amitié et les liens affectifs dans le mariage qui sont issus de l'attrait sexuel ⁶³ ».

On a beau être habitué à lire sous la plume de Freud les plus incroyables stupidités, il est quand même difficile de ne pas sursauter lorsqu'on lit ces lignes. Si l'on comprend bien (Freud est généralement assez facile à comprendre, mais ce qu'il dit est le plus souvent tellement extravagant que l'on est d'abord porté à croire que l'on a mal compris), de même que les liens qui unissent les époux tendent avec le temps à perdre le caractère essentiellement sexuel qu'ils avaient au début pour prendre un caractère essentiellement affectif, la solidité de ce lien affectif tenant au fait qu'il était à l'origine sexuel, de même les liens qui unissent les parents et les enfants seraient à l'origine essentiellement sexuels pour prendre avec le temps un caractère essentiellement affectif dont la solidité tient également au fait qu'il était à l'origine sexuel. Redisons-le, il peut certes ! arriver que

⁶² *Maximes*, édition de J. Truchet, Garnier, 1967, Maximes supprimées n° 59, p. 148.

⁶³ *Œuvres complètes*, tome XVI, p. 207.

les relations entre les parents et les enfants prennent un caractère sexuel, mais, sauf dans des cas heureusement tout fait exceptionnels d'individus qui relèvent de l'asile psychiatrique, cela ne se produit que lorsque les enfants arrivent à l'âge de la puberté ou en sont proches. Redisons-le encore, la tendresse que les parents éprouvent pour leurs enfants n'a rien à voir avec le désir sexuel. Les relations de tendresse entre parents et enfants ne répondent pas à la même finalité que les relations sexuelles entre un homme et une femme. Les unes et les autres participent au même grand dessein : la perpétuation de l'espèce, mais elles le font de façons différentes. Les secondes sont évidemment destinées à assurer la venue au monde des petits d'homme ; les premières sont destinées à assurer la survie de ces petits d'hommes qui, contrairement aux petits des animaux, ont très longtemps besoin que l'on subviennne à leur existence et qu'on les prenne en charge. La finalité du désir sexuel est la procréation d'enfants ; la finalité de la tendresse parentale est leur protection. Ce sont là des évidences, mais Freud dédaigne les évidences.

Freud essaie ensuite de mobiliser en faveur de sa thèse les principales figures féminines peintes par Léonard en commençant, bien sûr, par Mona Lisa. Voici comment il la voit, à la suite, affirme-t-il, de plusieurs critiques » : « Le pressentiment de deux éléments divers unis dans le sourire de Mona Lisa s'est fait jour chez plusieurs critiques. Ils voient dans le jeu du visage de la belle Florentine la plus parfaite représentation des antithèses qui commandent la vie amoureuse de la femme : la réserve et l'esprit de séduction, la tendresse dévouée et la sensualité avide pour qui l'homme est comme une proie à dévorer (p. 99) ». Je me garderai bien de proposer à mon tour une analyse du mystérieux sourire de Mona Lisa. Mais de tous les éléments que Freud croit y décerner, le seul qui me paraisse indiscutable est « la réserve ». « L'esprit de séduction » me paraît déjà moins évident et « la tendresse dévouée » l'est encore moins. Quant à « la sensualité avide pour qui l'homme est comme une proie à dévorer », qui semble d'ailleurs pouvoir difficilement se concilier avec « la tendresse dévouée », comme je ne me souvenais pas du tout d'avoir éprouvé une telle impression devant Mona Lisa, je suis retourné au Louvre pour la contempler à loisir ; mais de nouveau je n'ai rien éprouvé de tel. Je suis donc resté plusieurs heures à observer attentivement les hommes qui contemplaient Mona Lisa pour essayer de voir si certains d'entre eux avaient pu éprouver la même impression que Freud. Mais je n'ai observé aucun mouvement de recul, fût-il quasi imperceptible, je n'ai vu dans les yeux aucune lueur d'effroi, fût-elle tout à fait fugitive. J'ai aussi prêté l'oreille aux commentaires que certains échangeaient. Or, non seulement je

n'en ai entendu aucun propos qui allait dans le sens de Freud, mais, il m'a semblé que quelqu'un disait à mi-voix : « Quel crétin, ce Freud ! » Mais je ne ferai pas état de ce propos, car je ne suis pas tout à fait sûr d'avoir bien entendu.

Pourtant, si l'on a de la peine à retrouver dans le portrait de Mona Lisa cette « tendresse dévouée » et plus encore cette « sensualité avide pour qui l'homme est comme une proie à dévorer » que Freud prétend y voir, on devine aisément, en revanche, où il veut en venir. Il veut, bien sûr, nous convaincre que Léonard a prêté à Mona Lisa ou a cru retrouver en elle la « tendresse dévouée » de celle qui l'avait allaité et la « sensualité avide pour qui l'homme est comme une proie à dévorer » de celle qui lui aurait « écrasé sur la bouche d'innombrables baisers passionnés ». Si Léonard a été tellement subjugué par le sourire de Mona Lisa, c'est, prétend Freud, parce que ce sourire réveillait en lui le souvenir d'un autre sourire, très ancien : « Léonard aurait été captivé à tel point par le sourire de la *Joconde*, parce que ce sourire éveillait en lui quelque chose qui, depuis longtemps, sommeillait au fond de son âme, sans doute un très ancien souvenir. Et ce souvenir était d'importance telle qu'une fois réveillé en Léonard, celui-ci ne put plus jamais s'en libérer ; sans cesse il devait l'exprimer en des incarnations nouvelles (p. 103) ».

Ce sourire, pour Freud, c'est, bien sûr, celui de sa mère : « Ce fut sa mère qui posséda ce mystérieux sourire, pour un temps perdu, et qui le captiva si fort quand il le retrouva sur les lèvres de la dame florentine (p. 104) ». Léonard va donc rester obsédé par ce sourire et le reproduire dans d'autres tableaux : « La pénétration de plus en plus profonde de la physionomie de Mona Lisa l'aurait justement incité à créer la composition tout imaginaire de la *Sainte Anne*, Car, si le sourire de la *Joconde* évoqua, hors des ombres de sa mémoire, le souvenir de sa mère, ce souvenir le poussa aussitôt à une glorification de la maternité restituant à sa mère le sourire retrouvé chez la noble dame (pp. 104-105) ». Léonard semble, en effet, avoir été fasciné par le sourire de Mona Lisa, mais est-il besoin, pour autant, d'aller chercher dans son passé une raison personnelle qui expliquerait cette fascination ? N'est-il pas plus simple et plus vraisemblable de penser qu'il a été marqué par le sourire de Mona Lisa comme l'on été depuis plus de quatre siècles la plupart de ceux qui ont contemplé le portrait qu'il en a fait ? Parmi eux quelques-uns peut-être y ont retrouvé le sourire de leur mère, mais ils sont certainement l'exception.

Finalement, aux yeux de Freud, le *Saint Anne* est encore plus étroitement lié à l'enfance de Léonard que le portrait de Mona Lisa. Ce tableau a, selon lui, un caractère très personnel : « Sainte Anne avec sa fille et son petit-fils est un sujet que la peinture italienne a rarement traité ; en tout cas, la composition de Léonard s'écarte fort de tout ce qui est connu (p. 105) ». Malheureusement rien n'est plus faux, comme nous l'apprend Meyer Schapiro : « Ce type d'image fut loin d'être une invention de Léonard comme Freud l'a supposé, et l'on peut difficilement écrire que son carton ou son tableau sont "presque le premier" exemple, comme l'a fait Ernst Kris. Loin de trouver son origine dans la constellation unique de la personnalité de Léonard, l'*Anna Metterza* était un thème traditionnel remis en vogue dans toute l'Europe catholique à l'époque de Léonard ⁶⁴ ». Et Meyer Schapiro précise que Léonard l'a traité d'une manière tout à fait conforme aux canons usages de l'époque ⁶⁵.

Mais Freud veut à tout prix croire que ce tableau est une œuvre profondément personnelle et qu'il nous apprend beaucoup de choses sur l'enfance de Léonard : « Ce tableau synthétise l'histoire de son enfance ; les détails de l'œuvre s'expliquent par les plus personnelles impressions de la vie de Léonard. Dans la maison de son père, il ne trouva pas que sa bonne belle-mère, Donna Albiera, mais encore sa grand-mère paternelle, Mona Lucia, qui, — nous pouvons le supposer — fut tendre envers lui comme sont d'ordinaire les grand-mères [...] Une autre particularité frappante de ce tableau prend une signification plus grande encore. Sainte Anne, la mère de Marie, et la grand-mère de l'Enfant, qui devrait être une femme déjà âgée, est ici sans doute un peu plus mûre et grave que Marie, mais représentée cependant sous les traits d'une jeune femme dont la

⁶⁴*Op. cit.*, p. 114.

⁶⁵« À l'époque de Léonard, il existait trois types courants d'images de l'*Anna Metterza*. Dans le premier type, dont l'exemple le plus célèbre est le tableau de Masaccio conservé à l'Academia de Florence (v. 1425), la trinité familiale forme une grande pyramide, austère et puissante, avec au sommet une vieille sainte Anne assise sur un trône, et la Vierge à ses pieds qui tient l'enfant dans son giron. Le deuxième type, déjà bien établi dans les années 1350-1375, montre la Vierge assise sur les genoux de sainte Anne, elle joue avec l'Enfant qui se tient sur ses genoux ; souvent elle l'étreint avec tendresse. C'est la base du tableau de Léonard. Dans une troisième variante, l'Enfant est placé sur l'un des genoux de sainte Anne, ou bien celle-ci tient la Vierge dans un bras et l'Enfant dans l'autre. Cette idée bizarre d'asseoir une femme sur les genoux d'une autre femme comme un enfant ne dérangeait personne au Moyen Âge ; on concevait alors l'image comme un symbole de certaines idées religieuses, et l'on pouvait exprimer, en groupant ainsi trois figures, l'idée d'une lignée mystique, qui forme leur caractère essentiel » (*ibid.*, pp. 117-118).

beauté n'a encore subi aucune flétrissure. Léonard a en réalité donné à l'Enfant deux mères, l'une qui tend les bras vers lui, l'autre qui reste au second plan, et il les a parées toutes deux du sourire bienheureux du bonheur maternel. Cette particularité n'a pas manqué d'exciter l'étonnement des critiques ; Muther par exemple prétend que Léonard ne put se résoudre à peindre l'âge, ses plis et ses rides : c'est pourquoi il aurait donné à Anne elle-même cette beauté rayonnante. Cette explication est-elle satisfaisante ? (pp. 106-107) ».

Freud s'étonne que Léonard de Vinci n'ait pas donné à sainte Anne l'âge qu'elle aurait dû avoir. Je ne suis aucunement un spécialiste de l'histoire de l'art. J'ai néanmoins remarqué que les artistes de la Renaissance italienne rajeunissaient volontiers le visage de Marie lorsqu'ils la représentaient au pied de la Croix, comme le fait Raphaël et, plus encore Le Pérugin. Mais c'est Michel-Ange qui a poussé le plus loin le rajeunissement de Marie avec sa *Pietà*. Il aurait dû lui donner le visage d'une femme qui a passé la cinquantaine. Au lieu de cela, il en a fait une très jeune femme, presque une jeune fille qui pourrait être la sœur du Christ bien plutôt que sa mère. En ce qui concerne le rajeunissement de sainte Anne en particulier, Meyer Schapiro nous apprend qu'il était tout à fait habituel dans l'art du Moyen Âge et de La Renaissance ⁶⁶. Il est donc inutile d'imaginer que Léonard a vu en elle sa grand-mère paternelle qui aurait été une seconde mère pour l'enfant.

Mais, une fois de plus, Freud ne nous laisse pas le temps de souffler. Aussitôt après nous avoir appris que sainte Anne représentait la grand-mère paternelle de Léonard, il nous révèle qu'elle représente, en réalité, sa « vraie et première mère : Caterina » : « L'enfance de Léonard fut aussi singulière que ce tableau. Il avait eu deux mères, d'abord sa vraie mère, Caterina, à qui on l'arracha entre trois et cinq ans et ensuite une jeune et tendre belle-mère, la femme de son père, Dona Albiera. En rapprochant cette circonstance de son enfance d'une autre : la présence, chez son père,

⁶⁶« Mais le tableau de Léonard n'est-il pas unique par la façon dont il représente sainte Anne et la Vierge comme des femmes d'âge presque égal — caractère que Freud explique par le souvenir inconscient qu'avait Léonard des deux mères de son enfance ? Contrairement à ce que croit Freud, sainte Anne et la Vierge ont été représentées ensemble comme deux jeunes femmes bien avant Léonard [...] La jeunesse de sainte Anne dans certaines images peut s'expliquer par l'idéalisation théologique qui faisait d'elle un double de sa fille Marie, et par une tendance générale, dans l'art du Moyen Âge et de la Renaissance, à doter les saintes d'un certain type de beauté virginale. Dans les récits populaires des miracles de sainte Anne, dans les légendes et les *exempla* des années 1500, elle apparaît comme une femme "belle" » ou "jolie" » (*op. cit.*, pp. 115-116).

d'une mère et d'une grand-mère à la fois, en en faisant une unité mixte, Léonard conçut sa *Sainte Anne*. La figure maternelle la plus éloignée de l'enfant, la grand-mère, correspond par son apparence et sa situation dans le tableau par rapport à l'enfant, à la vraie et première mère : Caterina. Et l'artiste recouvrit et voila, avec le bienheureux sourire de la *Sainte Anne*, la douleur et l'envie que ressentit la malheureuse quand elle dut céder à sa noble rivale, après le père, l'enfant (pp. 107-108) ».

Passons sur le fait que Freud, après avoir d'abord affirmé que Léonard avait été recueilli chez son père « à l'âge de cinq ans », semble admettre maintenant que cela ait pu se produire un peu plus tôt (« entre trois et cinq ans »). Il est difficile, en revanche, de ne pas sursauter quand, derrière « le bienheureux sourire » de sainte Anne, Freud nous invite à lire « la douleur et l'envie » de Caterina. Certes, Freud n'est jamais gêné, quand cela l'arrange, pour soutenir que le contraire, c'est la même chose, et il va le faire de nouveau un peu plus loin. Mais un esprit logique a bien du mal à le suivre.

V

Dans le chapitre suivant, Freud va s'interroger sur les rapports de Léonard avec son père. Et, de nouveau, peu lui chaut de ne disposer, pour ce faire, que de bien peu d'éléments. Freud sait faire parler les documents qui peuvent sembler les plus anodins ; il n'a pas son pareil pour tirer parti des faits qui peuvent paraître les plus insignifiants. De nouveau, il va faire un sort à une note du journal de Léonard : « Parmi les notes consignées par Léonard dans son journal, s'en trouve une qui retient l'attention du lecteur et par l'importance du fond et par un menu défaut de la forme.

« Il écrit en juillet 1504 :

“Adi 9 di Luglio 1504 mercoledì a ore 7 mori Ser Piero da Vinci, notalio al palazzo del Potestà, mio padre a ore 7. Era d'età d'anni 80, lascio 10 figlioli maschi e 2 femmine”.

« Cette note se rapporte donc à la mort du père de Léonard. La petite erreur de forme consiste en la répétition de l'heure de la mort “a ore 7” à deux endroits différents, comme si Léonard avait oublié à la fin de la phrase qu'il avait déjà inscrit cette heure au début.

« Ce n'est qu'une bagatelle, et tout autre qu'un psychanalyste n'en tiendrait pas compte. Peut-être ne le remarquerait-il pas, et, si l'on attirait son attention là-dessus, il dirait : Cela peut arriver à n'importe qui sous le coup de la distraction ou de l'émotion et n'a aucune importance.

« Le psychanalyste pense autrement : rien ne lui est trop minime de ce qui peut exprimer les mouvements cachés de l'âme et il a appris depuis longtemps que de tels oublis ou répétitions sont pleins de sens. Il faut être reconnaissant à la "distraction" quand elle permet de se trahir à des émois qui demeureraient sans elle cachés au fond de l'âme (pp. 117-118) ».

Pour l'auteur de *La psychopathologie de la vie quotidienne*, on le sait, tous les petits accidents de la vie de tous les jours ont toujours une signification. Ils sont toujours susceptibles de faire l'objet d'une explication psychologique. Inconsciemment bien sûr, toutes les bévues, tous les lapsus, tous les oublis, sont intentionnels, toutes les distractions sont calculées. Mais, pour qui ne partage pas ce point de vue, il faut avoir de très bonnes raisons pour décider qu'une distraction aussi banale que celle de Léonard dans cette note a, en réalité, une signification cachée. On n'en voit vraiment pas. Freud, il est vrai, affirme qu'un psychanalyste est capable de voir ce que personne d'autre ne voit, mais, si, le plus souvent, il voit en effet, ce que personne d'autre ne voit, c'est seulement parce qu'il voit ce qui n'est pas.

Freud prétend donc que cette répétition apparemment dénuée de toute signification trahirait « l'émoi » que Léonard aurait éprouvé à la mort de son père : « Or tout comme le compte des funérailles de Caterina et celui des frais pour les élèves, ces notes de Léonard relatives à la mort de son père réalisent un cas où Léonard ne put réprimer son émoi et où des éléments depuis longtemps refoulés se frayèrent, mais sous une forme déguisée, un chemin vers le jour. La forme est d'ailleurs semblable dans les trois cas : même minutie tatillonne, même prédilection pour les nombres.

« Nous appelons cette répétition de termes "persévération". Elle constitue un excellent moyen pour renforcer l'accent affectif (p. 118) ».

Quand on lit cette note, on n'est guère frappé, à première vue, par son « accent affectif ». Et Freud va d'ailleurs reconnaître qu'il aurait pu, en effet, se faire sentir d'une manière plus directe et plus claire : « Sans l'inhibition affective de Léonard, la note du journal eût pu être telle : Aujourd'hui à 7 heures mourut mon père Ser Piero da Vinci, mon pauvre père ! Mais le déplacement de la persévération sur le détail le plus indifférent, sur l'heure de la mort, dépouille la phrase de Léonard de tout pathétique et nous laisse juste reconnaître qu'il y avait ici quelque chose à cacher et à réprimer (p. 119) ».

Si l'on comprend bien, Freud commence par affirmer que la répétition a pour effet de « renforcer l'accent affectif ». Cette affirmation a

de quoi surprendre car, et c'est le moins que l'on puisse dire, « l'accent affectif » de cette note ne saute pas aux yeux, et, s'il existait vraiment, loin de le renforcer, la répétition serait plutôt de nature à le gommer. Aussi bien Freud reconnaît-il qu'elle « dépouille la phrase de Léonard de tout pathétique ». Mais, avec sa logique à lui, beaucoup plus accommodante que la logique ordinaire, Freud en conclut justement que l'émoi de Léonard était si fort qu'il a été obligé de le refouler.

S'étant ainsi persuadé que, comme sa mère, le père de Léonard avait joué un grand rôle dans le développement psychique de son fils, Freud va entreprendre d'analyser ce rôle : « Certes, le père de Léonard tint un rôle important dans l'évolution psychosexuelle de son fils, un rôle non pas seulement négatif, par son absence durant les premières années de l'enfant, mais un rôle direct par sa présence dans les années ultérieures. Qui a convoité, enfant, la mère ne peut se défendre d'aspirer à prendre la place du père, s'empêcher de s'identifier à lui en imagination et, plus tard de considérer comme le premier devoir de la vie, le triomphe sur le père. Quand Léonard, avant sa cinquième année, fut recueilli dans la maison grand-paternelle, sa jeune belle-mère Albiera supplanta sans aucun doute sa mère dans son cœur, et ils se trouva alors, vis-à-vis de son père, dans cet état de rivalité qu'on peut qualifier de normal (p. 120) ».

Il est possible qu'Albiera ait supplanté sa mère dans le cœur de Léonard, mais cela reste une supposition. Pour Freud, il ne se peut pas qu'il n'en ait pas été ainsi. Le dogme œdipien l'exige. Il fallait que Léonard trouve une nouvelle mère en Albiera, afin qu'en retrouvant un père, il puisse se sentir envers lui « dans cet état de rivalité qu'on peut qualifier de normal ». Mais il serait, bien sûr, beaucoup trop long d'entreprendre de discuter ici ce qui constitue le dogme fondamental du freudisme, et beaucoup déjà l'ont fait.

« C'est, continue Freud, aux approches seules de la puberté qu'un être prend parti pour ou contre l'homosexualité. Lorsque Léonard eut atteint ce tournant décisif, l'identification avec le père perdit toute importance pour sa vie sexuelle, mais se perpétua en d'autres domaines que ceux de l'érotique. Nous savons qu'il aimait le faste et les habits somptueux, qu'il avait serviteurs et chevaux, bien que, d'après Vasari "il ne possédât presque rien et travaillât peu". De tels goûts ne se peuvent attribuer uniquement à son sens esthétique, on y retrouve aussi la compulsion de copier et surpasser le père. Le père avait donc été pour la pauvre paysanne le noble seigneur ; de là, dans le fils, l'aiguillon poussant

à jouer au seigneur, le besoin “*to out-herod Herod*”, de faire enfin voir au père de quelle étoffe est la vraie noblesse (pp. 120-121) ».

On peut s'étonner tout d'abord de voir Freud reconnaître ici l'importance de la puberté dans la vie sexuelle dont personne n'avait sans doute jamais douté qu'elle en constituait « un tournant décisif ». Contrairement à ce que prétend Freud, elle en constitue même le véritable début. Freud a raison aussi de dire que c'est seulement aux approches de la puberté qu'un individu découvre ses orientations sexuelles. Comment pourrait-il en être autrement puisque, contrairement encore à ce que prétend Freud, c'est seulement aux approches de la puberté qu'il commence à avoir une vraie vie sexuelle ?

Mais, pour autant, aucun individu n'a jamais alors à « prendre parti pour ou contre » son orientation sexuelle. Celle-ci n'est jamais l'objet d'un choix : elle s'impose à lui. Lorsqu'il la découvre, il peut, et la question ne se pose que pour les homosexuels (à ma connaissance, les hétérosexuels ne semblent guère portés à se dire qu'ils auraient préféré être homosexuels), avoir à décider s'il l'assume ou non, s'il choisit d'avouer son homosexualité et de la vivre ouvertement ou s'il préfère la tenir cachée et ne la vivre que d'une manière clandestine ou ne pas la vivre du tout. Mais la seconde solution est évidemment très frustrante. Quand à la première, si elle est devenue et si elle continue à devenir de moins en moins inconfortable à cause de l'évolution de la société qui, et l'on ne peut que s'en féliciter, se montre de plus en plus tolérante envers l'homosexualité, celle-ci n'en est et n'en sera pas moins toujours plus difficile à vivre que l'hétérosexualité. En effet, quand bien même, et cela n'est sans doute pas pour demain, l'homosexualité ne susciterait plus de la part de personne la moindre hostilité, la moindre réticence, il n'en resterait pas moins que la nature a, elle, manifestement pris parti pour l'hétérosexualité, et elle avait les meilleures raisons du monde pour faire ce choix. Il en résulte qu'elle a tout fait pour faciliter l'union de l'homme et de la femme, mais ne semble pas avoir prévu celle des deux femmes ou de deux hommes qui ne peut donc s'accomplir que de manière imparfaite ou au prix de pratiques peu ragoûtantes. Si donc on pouvait vraiment prendre parti pour ou contre l'homosexualité, il n'y aurait sans doute que très peu ou pas du tout d'homosexuels.

Quant au fait que Léonard ait aimé le luxe et la grande vie, est-il vraiment besoin pour l'expliquer de faire appel à une « compulsion de copier et surpasser le père » ? Tous les hommes, et c'est aussi le cas de

beaucoup de femmes, qui aiment l'argent et tous les plaisirs qu'il peut procurer, ne cherchent pas pour autant à triompher de leur père.

Mais, si cette hypothèse paraît bien gratuite, celle que Freud nous propose aussitôt après, est encore beaucoup plus extravagante et elle est de plus en totale contradiction avec elle : « Tout artiste se sent le père de ses œuvres. Pour les œuvres picturales de Léonard, l'identification avec le père eut une conséquence fatale. Il les engendra, puis ne s'en soucia plus, tout comme son père ne s'était pas soucié de lui-même. La sollicitude ultérieure de son père ne put plus modifier chez Léonard cette compulsion, car celle-ci dérivait des impressions de la toute première enfance, et ce qui est refoulé et demeure inconscient ne peut plus être corrigé par des impressions ultérieures (p. 121) ».

Comment ne pas avoir le souffle coupé en lisant ces lignes ? Freud vient de nous dire que Léonard était habité par une puissante compulsion, celle de surpasser son père. Et voilà qu'il découvre maintenant en lui une autre compulsion qui le pousse, non plus à surpasser son père, mais à l'imiter en n'allant pas jusqu'au bout de ses entreprises⁶⁷. C'est là assurément une bien étrange compulsion. Pour s'arrêter en route, on n'a jamais besoin qu'on nous pousse. Pour être tenté de ne pas terminer un travail, pour avoir envie d'interrompre une tâche, pour être porté à remettre toujours au lendemain ce que l'on a à faire, pour avoir envie de se reposer, il n'est nul besoin d'être en proie à une compulsion. La fainéantise, la paresse, l'apathie, l'aboulie sont rarement compulsives. De plus, si Léonard avait vraiment éprouvé, comme le prétend Freud la compulsion de surpasser son père, de faire ce qu'il n'avait pas réussi à faire, comment aurait-il pu éprouver en même temps la compulsion d'imiter son père en n'achevant pas ce qu'il avait commencé ? Si l'on peut ici parler de compulsion, c'est seulement de celle qui pousse sans cesse Freud à dire n'importe quoi.

Et il continue : « Mais si l'imitation de son père nuit à Léonard dans son œuvre d'artiste, la révolte contre son père fut sans doute la condition infantile de son œuvre, non moins importante, d'investigateur (p. 122) ». On aimerait d'abord comprendre pourquoi l'influence du père de Léonard aurait eu des effets négatifs dans le domaine artistique et, au contraire, des effets positifs dans le domaine de l'investigation scientifique, pourquoi elle l'aurait paralysé dans un cas et stimulé dans l'autre. Certes,

⁶⁷L'analogie que Freud prétend établir entre Léonard qui ne termine pas ses tableaux et son père qui l'aurait abandonné est assurément tirée par les cheveux. Meyer Schapiro estime qu'elle « ne convaincra pas grand monde » (*op. cit.*, p. 135). C'est bien peu dire.

Freud pense nous avoir fourni l'explication : il s'agirait d'imitation dans le premier cas et de révolte dans le second. On a pourtant bien du mal à comprendre pourquoi Léonard chercherait à imiter son père quand il n'achève pas ses tableaux tandis qu'il se révolterait contre lui quand il se livre à des travaux scientifiques. Dans le premier cas, nous dit Freud, c'est parce qu'il considérait ses tableaux comme ses enfants et il les avait donc délaissés pour imiter son père qui l'avait lui-même délaissé. Mais, outre que cette explication, qui relève du jeu de mots, est parfaitement bouffonne, si l'on prétend qu'un peintre regarde ses tableaux du même œil qu'un père regarde ses enfants, pourquoi le savant ne regarderait-il pas de la même façon ses travaux et ses découvertes ? Léonard de Vinci était à la fois un peintre et un savant. Le désir d'imiter son père aurait donc également dû le conduire à laisser toujours inachevées ses investigations scientifiques.

Mais Freud est persuadé que, si, en Léonard, le peintre veut imiter son père, le savant, lui, se révolte contre lui. Et il entend le prouver : « N'osa-t-il pas prononcer la phrase audacieuse qui contient la justification de toute libre recherche : “Qui s'appuie dans la controverse sur l'autorité ne travaille pas avec l'esprit mais avec la mémoire”. Ainsi il devint le premier investigateur moderne de la nature, et une multitude de connaissances et de pressentiments furent le trophée que lui valut le courage d'être le premier, depuis les Grecs, qui osât toucher aux secrets de la nature, armé de la seule observation et de son seul jugement. Mais quand il enseignait à dédaigner l'autorité et à rejeter l'imitation des “Anciens”, et sans cesse désignait l'étude de la nature comme la source de toute vérité, il ne faisait que reproduire sur le mode de la plus haute sublimation que puisse atteindre l'homme, l'attitude qu'il avait déjà eue enfant, et qui s'était imposée à lui alors qu'il ouvrait sur le monde des yeux étonnés. Ramenés de l'abstraction scientifique à l'expérience individuelle concrète, les Anciens et l'autorité correspondaient au père, et la nature redevenait la bonne et tendre mère qui l'avait nourri. Tandis que chez la plupart des enfants des hommes, — aujourd'hui comme autrefois — le besoin d'être soutenu par une autorité quelconque est si impérieux que, celle-ci vient-elle à être menacée, le monde leur semble chanceler. Léonard seul pouvait se passer de ce soutien. Il ne l'aurait pas pu s'il n'avait appris dès l'enfance à renoncer au père. La hardiesse et l'indépendance de son investigation scientifique ultérieure présupposent une investigation sexuelle infantile que le père ne put entraver, investigation qui se poursuivit ensuite dans l'éloignement de toute sexualité (pp. 122-124) ».

On a assurément bien du mal du mal à suivre Freud lorsqu'il prétend nous expliquer le rôle que le père de Léonard a joué dans la destinée de son fils. Il commence par nous dire que Léonard a voulu « copier » son père, mais pour le « surpasser ». Il ne craint pas de nous dire aussitôt après qu'il a en même temps voulu l'imiter en n'allant pas jusqu'à bout de ses entreprises. Il nous dit enfin qu'il a voulu se révolter contre lui et que c'est là l'origine de sa passion pour les recherches scientifiques. Mais pas plus qu'il n'a réussi à nous convaincre qu'il avait eu besoin de vouloir copier et surpasser son père pour aimer le luxe, pas plus qu'il n'a réussi à nous convaincre qu'il avait souvent laissé inachevés ses tableaux pour imiter son père qui l'avait délaissé, il ne réussit à nous convaincre qu'il a eu besoin de se révolter contre son père pour se lancer dans l'investigation scientifique. Comme artiste et comme savant Léonard de Vinci était un immense génie et ses dispositions exceptionnelles ne pouvaient pas ne pas se manifester quels que soient le comportement de son père à son égard et les sentiments qu'il puisse éprouver pour lui.

Freud prétend que l'investigation scientifique chez Léonard a pris le relais d'une investigation sexuelle infantile qui a pu se donner libre cours grâce à l'absence du père. Rappelons tout d'abord qu'il n'est pas sûr du tout que l'enfance de Léonard ait été marquée par l'absence du père. Mais surtout l'investigation sexuelle infantile n'a jamais existé que dans l'imagination insane et débile de Freud. S'il fallait avoir fait preuve d'une vive et intense curiosité sexuelle dans la prime enfance pour devenir un savant et faire des découvertes, les hommes n'auraient sans doute toujours pas trouvé le moyen de faire du feu.

La révolte de Léonard contre son père se traduit aussi, poursuit Freud, par le rejet de la religion, rejet qui s'expliquerait toujours par le rejet du père : « Quand un homme, ainsi qu'il advint à Léonard, échappa dans sa première enfance à l'intimidation par le père et rejeta, au cours de son activité investigatrice les chaînes de l'autorité, il y aurait contradiction criante à ce que le même homme fût demeuré croyant et n'eût pas réussi à se soustraire au joug de la religion dogmatique. La psychanalyse nous a appris à reconnaître le lien intime unissant le complexe paternel à la croyance en Dieu, elle nous a montré que le dieu personnel n'est rien autre chose [sic], psychologiquement, qu'un père transfiguré ; elle nous fait voir tous les jours comment des jeunes gens perdent la foi au moment même où le prestige de l'autorité paternelle pour eux s'écroule [...]

« L'exemple de Léonard ne semble pas devoir infirmer cette conception de la foi religieuse. De son vivant déjà, il fut accusé d'incrédulité, ou, chose équivalente à cette époque, de ne plus croire aux dogmes catholiques. Ces accusations furent expressément rapportées par Vasari dans la première biographie qu'il donna de Léonard ; dans la seconde édition de ses *Vite*, en 1568, il les supprima. Il est tout à fait compréhensible que Léonard, vu l'extraordinaire susceptibilité de son époque en fait de religion, se soit abstenu de manifester ouvertement son attitude envers le christianisme. Mais l'investigateur qui était en lui ne se laissa pas le moins du monde abuser par les récits de la création donnés par l'Écriture ; il contestait, par exemple, la possibilité d'un déluge universel et comptait, en géologie, par millénaires aussi librement que les modernes (pp. 124-126) ».

Que le rejet de la religion à l'adolescence puisse parfois s'expliquer, sinon totalement, du moins partiellement, par le rejet de l'autorité paternelle, on peut aisément l'admettre. Mais prétendre, comme le fait Freud, que le rejet de la religion est toujours et essentiellement provoqué par le rejet du père, est une absurdité. Pour ma part, je n'ai jamais eu à me révolter contre mon père qui était un excellent homme et le meilleur des pères. Si j'ai néanmoins rejeté les croyances chrétiennes dans lesquels j'avais été élevé, et cela m'a pris beaucoup de temps parce que j'ai malheureusement toujours eu l'esprit lent, ce fut seulement parce que je me suis rendu compte qu'elles ne résistaient pas à l'examen. Freud souligne avec force, dans *L'Avenir d'une illusion*, l'absurdité des doctrines religieuses : « Elles sont toutes des illusions, indémonstrables, nul ne saurait être contraint de les tenir pour vraies, d'y croire. Quelques-unes d'entre elles sont tellement invraisemblables, tellement en contradiction avec tout ce que notre expérience nous a péniblement appris de la réalité du monde, que l'on peut – tout en tenant compte des différences psychologiques – les comparer aux idées délirantes ⁶⁸ ». Cela étant, on se demande bien pourquoi

⁶⁸ Collection Quadrige, PUF, 1995, p. 32. Voir aussi ce que Freud écrit à propos des « dogmes religieux » pp. 26-27 : « Si nous soulevons la question de savoir sur quoi se fonde leur revendication à être objets de croyance, nous obtenons trois réponses qui s'accordent remarquablement mal. Premièrement ils méritent croyance parce que déjà nos pères originaires y ont cru, deuxièmement nous possédons les preuves qui nous sont transmises depuis ces premiers âges précisément, et troisièmement il est absolument interdit de soulever la question de cette accréditation. Cet acte téméraire était autrefois assorti des punitions les plus dures, et aujourd'hui encore la société voit d'un mauvais œil que quelqu'un le réitère.

« Ce troisième point ne peut qu'éveiller chez nous les plus fortes réserves. La seule et unique motivation que peut en effet avoir un tel interdit, c'est que la société sait fort

Freud éprouve le besoin de faire intervenir le rejet du père pour expliquer pourquoi, quand arrive la maturité, beaucoup d'individus abandonnent des croyances dont l'absurdité ne peut pas ne pas leur sauter aux yeux s'ils se donnent la peine de réfléchir un peu.

Et s'il y a quelqu'un qui, moins que tout autre, dut avoir besoin de rejeter l'autorité paternelle pour se dégager des croyances dans lesquelles il avait été élevé, c'est bien Léonard de Vinci. Quoi d'étonnant qu'un grand savant comme lui qui, de plus, s'est particulièrement intéressé à l'hydrographie, ait pu mettre en doute la réalité du Déluge ? Il n'est pas nécessaire d'être un savant pour comprendre que, quand bien même tous les nuages se résoudreaient en pluie en même temps, l'étendue des terres recouvertes par les eaux n'en resterait pas moins bien faible par rapport à celle des terres qui ne le seraient pas. Ce qui est difficile, ce n'est pas d'expliquer que l'on puisse ne pas croire au déluge, c'est d'expliquer que l'on puisse y croire. Car, quand bien même toute la surface de la terre aurait pu être recouverte par les eaux, il resterait à expliquer comment Noé et les siens auraient pu construire un bateau assez grand pour y faire entrer toutes les espèces animales et la nourriture nécessaire pour les alimenter pendant quarante jours. Il resterait à expliquer d'abord comment ils auraient pu réussir à rassembler toutes ces espèces dont, pour un très grand nombre d'entre elles, ils ignoraient l'existence et dont certaines ne sont pas d'humeur très accommodante.

Parmi toutes les investigations d'ordre scientifique auxquelles s'est livré Léonard de Vinci, Freud fait un sort à celles qui concernent le vol des oiseaux, dont l'origine sexuelle ne fait pour lui aucun doute : « Nos connaissances concernant le développement de la vie psychique infantile

bien à quel point est incertaine la revendication qu'elle élève en faveur de ses doctrines religieuses. S'il en allait autrement, elle serait à coup sûr toute prête à mettre le matériel nécessaire à la disposition de qui voudrait se faire une conviction par lui-même. Aussi abordons-nous avec une méfiance qu'il n'est pas facile d'apaiser l'examen des deux autres arguments. Nous devons croire parce que nos pères originaires ont cru. Mais nos ancêtres, eux, étaient bien plus ignorants que nous, ils ont cru à des choses qu'il nous est aujourd'hui absolument impossible d'admettre. La possibilité se dessine que les doctrines religieuses elles-mêmes puissent être de cette sorte. Les preuves qu'ils nous ont léguées sont consignées dans des écrits qui portent eux-mêmes tous les caractères de la non-fiabilité. Ils sont pleins de contradictions, surélaborés, falsifiés ; là où ils font état d'accréditation par les faits, ils ne sont pas eux-mêmes accrédités. Il est de peu de secours que, pour leur énoncé ou même seulement pour leur contenu, soit affirmé qu'ils proviennent d'une révélation divine, car cette affirmation est elle-même déjà une part de ces doctrines qu'il convient d'examiner quant à leur crédibilité, et aucune thèse ne peut assurément se prouver elle-même ». Je tiens à dire que je suis ici, mais c'est très rare, en plein accord avec Freud.

nous font admettre que Léonard enfant, dans ses premières investigations, s'occupa lui aussi des problèmes de la sexualité. Cette vérité, il nous la livre d'ailleurs lui-même, sous les voiles les plus transparents, quand il établit un lien entre sa soif d'investigation et le fantasme du vautour et qu'il cite l'étude du vol des oiseaux comme une tâche à lui dévolue de par un arrêt spécial du destin. Un passage fort obscur de ses écrits et ayant l'allure d'une prophétie qui traite du vol des oiseaux, montre son désir de pouvoir enfin s'adonner lui-même à l'art du vol : "Le grand oiseau prendra son premier essor de sur le dos de son grand Cygne, étonnant l'univers, remplissant de son nom toutes les écritures, et gloire éternelle au nid qui le vit naître". Il espérait sans doute voler lui-même un jour, et nous savons par les rêves, qui réalisent les désirs des hommes, quelle félicité ils se promettent de la réalisation de cette espérance (pp. 127-128) ».

Selon son habitude, Freud nous présente ses thèses comme des vérités acquises (« nous savons ». Mais, et c'est particulièrement le cas de celles « concernant le développement de la vie psychique infantile », elles ne sauraient prétendre au statut de « connaissances » : ce ne sont que des élucubrations dénuées de tout fondement. C'est aussi le cas pour l'explication qu'il nous donne des rêves en général (ils « réalisent les désirs de hommes ») et en particulier pour son explication des rêves de vol : « Mais pourquoi tant d'hommes rêvent-ils qu'ils volent ? La psychanalyse répond à cette question en nous montrant que "voler" ou "être un oiseau" n'est que le déguisement d'un autre désir ; entre le vol et cet autre désir existe d'ailleurs plus d'un rapport permettant de passer de l'un à l'autre. La fable de la cigogne, du grand oiseau qui apporte les enfants que l'on conte à ceux-ci quand leur curiosité s'éveille, les phallus ailés des anciens, l'expression "vögel" (de Vogel : oiseau) dont on désigne en allemand populaire l'activité sexuelle de l'homme, le nom d'*uccello* (oiseau) donné par les Italiens au membre viril ; autant de fragments d'un grand ensemble nous enseignant que le désir de voler ne signifie rien autre, dans nos rêves, que le désir ardent d'être apte aux actes sexuels. C'est là un souhait infantile très précoce (pp.128-129) ».

Freud avait déjà proposé cette explication des rêves de vol dans son *Interprétation des rêves* : « La relation très étroite entre le vol et la représentation de l'oiseau explique que les rêves de vol aient en général chez les hommes un sens grossier. Nous ne serons donc pas étonnés que les rêveurs soient ordinairement très fiers de leurs capacités dans ce

domaine ⁶⁹». Et il la reprendra dans l'*Introduction à la psychanalyse* : « La remarquable propriété que possède celui-ci [l'organe masculin] de pouvoir se redresser contre la pesanteur, propriété qui forme une partie du phénomène de l'érection, a créé la représentation symbolique à l'aide de *ballons*, d'*avions* et même de *dirigeables zeppelin*. Mais le rêve connaît encore un autre moyen, beaucoup plus expressif, de symboliser l'érection. Il fait de l'organe sexuel l'essence même de la personne et fait voler celle-ci tout entière. Ne trouvez pas étonnant si je vous dis que les rêves souvent si beaux que nous connaissons tous et dans lesquels le vol joue un rôle si important doivent être interprétés comme ayant pour base une excitation sexuelle générale, le phénomène de l'érection ⁷⁰».

Comme hélas ! beaucoup des thèses de Freud, cette interprétation des rêves de vol, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le constater, s'est assez largement répandue même chez des gens qui n'ont pas lu Freud et qui ne savent pas qu'il en est le promoteur. Elle est pourtant bien peu crédible et les arguments de Freud sont bien peu convaincants. Il est vrai que le mot "vögel" peut désigner l'activité sexuelle, mais cette acception dont Freud nous dit qu'elle est populaire, n'est sans doute pas très répandue, car je ne l'ai pas trouvée dans les dictionnaires allemands que je possède. En tout cas, en ce qui concerne le français, j'ai fait des recherches dans beaucoup de dictionnaires et sur google où j'ai trouvé un nombre considérable de termes et d'expressions pour désigner l'acte sexuel et je n'ai trouvé aucun mot et aucune locution relatifs aux oiseaux et au vol. J'ai fait aussi des recherches en anglais sans plus de succès. Il me semble pourtant que, s'il était naturel de comparer l'activité sexuelle à l'action de voler, cela devrait se traduire dans toutes les grandes langues. Je veux bien croire également que le mot « *uccello* » puisse désigner le membre viril, mais là encore cette acception ne doit pas être pas très répandue, car je ne l'ai pas trouvée dans les dictionnaires italiens que je possède et notamment le Garzanti. Je n'ignore pas qu'en français on emploie parfois l'expression « petit oiseau » dans le même sens, mais c'est seulement quand il s'agit de petits enfants. De plus et surtout, quelle que soit l'origine de cette appellation (la taille, la forme, la consistance etc.), il est clair qu'elle ne s'explique pas par le fait que les oiseaux volent. Quant à prétendre, comme le fait Freud, que « le désir ardent d'être apte aux actes sexuels » constitue « un souhait infantile très précoce », pour ce faire, il faut, me semble-t-il, être un malade mental.

⁶⁹ P.U.F., 1967, p. 358.

⁷⁰ Petite bibliothèque Payot, 1961, pp. 182-183.

Et ce sentiment d'avoir affaire à un malade mental ne peut que se renforcer lorsque Freud ajoute : « Quand Léonard nous avoue qu'il se sentit dès l'enfance en rapport personnel et particulier avec le problème du vol des oiseaux, il confirme par là l'orientation sexuelle de son investigation infantile (p. 130) ». Le propos de Léonard ne confirme aucunement la prétendue orientation sexuelle de son investigation infantile ; en revanche, Freud nous confirme, lui, qu'il est obnubilé par ses lubies lubriques et qu'il est toujours prêt à faire intervenir des pulsions sexuelles là où elles n'ont que faire. L'intérêt pour le vol des oiseaux est la chose du monde la plus naturelle et la plus facile à comprendre. Tous les hommes ont toujours été, dès l'enfance, intéressés par le vol des oiseaux et ils l'étaient certainement davantage autrefois quand les hommes n'avaient pas encore trouvé le moyen, grâce à l'aviation, de rivaliser avec les oiseaux. Quoi de plus normal que de souhaiter pouvoir s'affranchir de la pesanteur et se mouvoir librement dans l'espace ? Freud passe son temps à chercher des explications tordues à des choses dont l'explication va de soi.

Et s'il est un homme quelqu'un qui ne pouvait pas ne pas être fasciné par le vol des oiseaux, c'est bien Léonard, qui s'est toujours passionné pour tous les problèmes de mécanique. La sexualité n'est pour rien dans cette fascination. Léonard s'intéresse à l'air comme il s'intéresse à l'eau ; il s'intéresse aux oiseaux comme il s'intéresse aux poissons ; il s'intéresse au vol comme il s'intéresse à la nage ; il s'intéresse à l'action des ailes comme il s'intéresse à celle des nageoires ou des rames et il ne manque pas de les comparer. Si l'oiseau intéresse tellement Léonard, c'est en tant que machine volante. Quand on lit les textes consacrés au vol dans ses *Carnets*, on est frappé par l'extrême précision, la grande technicité avec lesquelles il analyse les mouvements des ailes et de la queue selon les diverses situations dans lesquelles se trouve l'oiseau. La curiosité de Léonard est universelle : il se passionne pour le vol des oiseaux comme il se passionne pour l'acoustique, l'hydraulique, l'optique, la botanique, l'anatomie, la géologie, l'astronomie, la topographie, l'architecture, la géographie physique, la balistique, etc. Léonard ne s'intéresse pas au vol des oiseaux parce qu'il s'intéresse à la sexualité. Tout au contraire, comme le montrent ses dessins des organes de la reproduction, il s'intéresse à la sexualité comme il s'intéresse au vol des oiseaux : il veut comprendre comment cela fonctionne.

Freud évoque ensuite les jouets mécaniques que Léonard aimait à construire pour en conclure qu'il avait toujours gardé une âme d'enfant :

« Le grand Léonard resta d'ailleurs toute sa vie par divers côtés un enfant. On prétend que tous les grands hommes doivent nécessairement garder quelque chose d'enfantin. Lui continua de jouer après avoir grandi ce qui contribua à le faire paraître inquiétant et incompréhensible à ses contemporains. Quand nous le voyons, pour des fêtes de cour et des réceptions solennelles, préparer les plus ingénieux jouets mécaniques, cela nous déplaît, mais nous sommes seuls à regretter ce gaspillage des forces du maître à ces futilités ; lui-même semble s'être occupé volontiers de ces choses et Vasari nous apprend qu'il se complaisait à de semblables passe-temps même quand aucun commande ne l'y forçait (p. 131) ».

Si l'on peut admettre que Léonard ait à certains égards conservé une âme d'enfant, on ne saurait, en tout cas, suivre Freud dans la conclusion qu'il croit pouvoir en tirer : « Mais la longue survivance, en Léonard, du besoin de jouer nous apprend avec quelle lenteur s'arrache de son enfance celui, qui dans cette enfance, connut la suprême félicité érotique et ne la retrouva jamais plus (p. 134) ». Il est possible que Léonard n'ait jamais connu « la suprême félicité érotique », mais une chose est sûre, s'il l'a connue, ce ne fut certainement pas dans son enfance, car aucun enfant, quoi que puisse dire Freud, ne connaît jamais, n'a jamais connu et ne connaîtra jamais « la suprême félicité érotique ».

VI

Dans le dernier chapitre de son livre, Freud commence par protester contre le reproche qu'on ne saurait, selon lui, manquer de lui faire, celui de rabaisser le génie de Léonard : « Il serait vain de nous illusionner : les lecteurs d'aujourd'hui ne goûtent pas la pathographie. Cette répulsion se dissimule sous le reproche suivant : les recherches pathographiques au sujet d'un grand homme ne nous apprennent rien ni sur sa valeur ni sur son œuvre, et il y a vaine malice à étudier chez lui des choses que l'on trouverait aussi bien chez le premier venu. Mais cette critique est si évidemment injuste qu'on ne peut la comprendre qu'en la jugeant pour ce qu'elle est : un prétexte et un voile (p. 138) ». Disons tout d'abord que, bien loin d'avoir l'idée de reprocher à Freud de trouver chez Léonard des choses que l'on pourrait trouver chez le premier venu, je lui reproche de prétendre trouver chez lui des choses qui seraient chez tout le monde et qui ne sont en réalité chez personne, à commencer par l'intense curiosité sexuelle qu'il lui prête dans son enfance. Comme à son habitude et comme le feront à son exemple tous les psychanalystes après lui, Freud cherche à se prémunir contre les objections que l'on pourrait lui faire en prétendant que ce n'est pas pour des motifs rationnels que l'on rejette ses thèses, mais parce qu'elles se heurtent à des résistances psychologiques, résistances d'autant plus tenaces qu'elles sont, bien entendu, inconscientes. Il ne peut admettre que l'on récuse ses conclusions pour la seule raison qu'on les juge totalement infondées. Quelque critique que l'on puisse lui faire, elle ne saurait être à ses yeux qu'« un prétexte et un voile ».

« Les vrais motifs de l'opposition sont ailleurs. On les découvre si l'on tient compte de ce fait : les biographes sont toujours singulièrement "fixés" à leur héros. Le plus souvent, ils l'ont choisi pour objet d'étude poussés par des motifs personnels d'ordre sentimental qui le leur rendait à l'avance tout particulièrement sympathique. Ils se livrent alors à un travail d'idéalisation qui cherche à faire entrer le grand homme dans le panthéon de leurs idéals d'enfance, voire à ressusciter en lui la représentation éblouie que l'enfant se faisait du père (pp. 138-139) ». Freud feint de croire que seuls ceux qui, comme ses biographes, ont un attachement tout particulier pour la personnalité de Léonard de Vinci, peuvent être enclins à rejeter ses conclusions. Mais, pour ma part, si j'admire infiniment Léonard de Vinci (comment pourrait-on ne pas l'admirer infiniment ?), je ne suis pas un passionné de peinture, comme je le suis de littérature et plus encore de musique, et, si je puis dire, mon admiration reste froide. Je n'ai aucune raison personnelle, aucune raison d'ordre affectif pour rejeter les conclusions de Freud : je ne les rejette que parce qu'elles me paraissent totalement ineptes.

Freud entreprend ensuite de récapituler toutes les conclusions qu'il a cru pouvoir tirer de l'exploitation du souvenir d'enfance de Léonard : « Le but que notre travail que proposait était d'expliquer les inhibitions de Léonard dans sa vie sexuelle et dans son activité artistique. Il nous est donc permis de résumer ici ce que nous avons pu deviner concernant le cours de son développement psychique.

« Nous ne savons rien de ses antécédents héréditaires, par contre nous avons reconnu quelle profonde et troublante action exercèrent sur lui les circonstances accidentelles de son enfance. Sa naissance illégitime le soustrait jusqu'à la cinquième année peut-être à l'influence de son père, et en fit la proie de la tendre séduction d'une mère dont il était l'unique consolation. Trop tôt mûri sexuellement par ses baisers passionnés, il dut entrer dans une phase d'activité sexuelle infantile, dont nous n'avons de témoignages sûrs que sur un seul point : l'intensité de son investigation sexuelle infantile. L'instinct de voir et l'instinct de savoir sont élevés par ses premières impressions à la plus haute puissance ; la zone érogène buccale reçoit une empreinte qui ne s'efface plus. L'attitude ultérieure de Léonard, telle sa pitié excessive envers les animaux, permet de conclure, par contraste, à l'existence de puissantes tendances sadiques dans sa première enfance (pp. 141-142) ».

Une fois de plus, Freud nous présente comme des acquisitions incontestables et des vérités désormais bien établies des hypothèses qui n'ont, en fait, aucun fondement sérieux et sont parfaitement extravagantes. Il n'a rien « reconnu » du tout : il a imaginé, il a inventé, il a cru trouver que ce qu'il voulait à tout prix trouver. Non seulement rien ne prouve que Léonard ait été privé de son père jusqu'à la cinquième année, mais c'est de sa mère qu'il semble avoir été privé, sinon dès la naissance, du moins dès la première année. Les « baisers passionnés » dont elle l'aurait accablé dans sa prime enfance et qui lui auraient donné une maturité sexuelle étonnamment précoce relèvent de l'affabulation, ainsi, bien sûr, que l'intense investigation sexuelle du petit Léonard. Mais ce passage nous apporte une nouvelle découverte de Freud sur le petit Léonard : « l'existence de puissantes tendances sadiques dans sa première enfance ». Et l'argument qu'invoque Freud a de quoi laisser pantois : « sa pitié excessive envers les animaux » qu'il avait évoquée dans les premières pages de son livre : « Il était doux et affable envers tous, évitait, dit-on, la nourriture carnée, trouvant injuste de prendre aux animaux leur vie, et se faisait une joie d'acheter au marché des oiseaux à seule fin de leur donner la liberté (p. 20) »⁷¹.

Mais cet argument, apparemment si déroutant, n'a, en réalité, rien qui puisse surprendre quiconque est un peu habitué aux étranges démarches de la pensée freudienne⁷². Car Freud a vite compris que le principe de non-

⁷¹ C'est Vasari qui nous apprend que Léonard achetait des oiseaux en cage à seule fin de les libérer : « Souvent, en passant par les lieux où l'on vendait des oiseaux, il en sortait lui-même de la cage, les payait le prix demandé, et les laissait s'envoler, leur rendant la liberté qu'ils avaient perdue » (*op. cit.*, p 180).

⁷² Meyer Schapiro écarte lui aussi l'hypothèse de Freud, mais ses propos sont passablement déroutants : « Mais est-il si assuré que la bonté de Léonard pour les animaux soit un signe de sentiments sadiques refoulés ? L'histoire des oiseaux délivrés peut s'expliquer autrement. Dans le folklore et les coutumes populaires, relâcher un oiseau captif est censé porter chance. Vers 1860 à Paris, des gens de toutes classes allaient encore au marché acheter des oiseaux pour les délivrer : ce sacrifice magique les assurait de réussir en amour en affaires ou dans leurs examens. Les dispositions scientifiques de Léonard et son indépendance d'esprit ne l'avait pas affranchi des croyances populaires ; ses carnets recueillent, sans les critiquer, d'étranges superstitions » (*op. cit.*, pp 133-134). On s'étonne tout d'abord de voir Meyer Schapiro se demander s'il est « si assuré que la bonté de Léonard pour les animaux soit un signe de sentiments sadiques refoulés ». Car cette hypothèse est si peu assurée qu'elle apparaît, au contraire, totalement gratuite, et parfaitement extravagante. Pour l'écartier, il n'est donc nul besoin d'invoquer des croyances populaires dont il y a tout lieu de douter que Léonard les aurait partagées quand bien même il les aurait connues, ce qui n'est vraisemblablement pas le cas. Car la première explication du geste de Léonard qui vient normalement à l'esprit, est si simple, si évidente qu'elle dispense d'en chercher

contradiction constituait une insupportable entrave aux avancées de la pensée psychanalytique. Il a donc décidé que, quand il tomberait sur des faits ou des déclarations qui iraient directement à l'encontre des thèses qu'il voulait établir, il décréterait hardiment qu'ils ne font, en réalité, que les confirmer⁷³. Quand un patient dit le contraire ou fait le contraire de ce que Freud attend, celui-ci considère invariablement que cela confirme pleinement ses hypothèses. Non seulement la négation équivaut à une affirmation, mais c'est une affirmation qui a beaucoup plus de poids qu'une affirmation claire et directe. Un bon exemple de cette stupéfiante démarche nous est fourni par l'analyse de Dora qui inspire à Michel Onfray ce judicieux commentaire : « Une adolescente se refusant à un vieux est une hystérique ! Le *non* de la jeune fille, toujours, en vertu de la sophisterie dialectique du théoricien de la psychanalyse, doit être entendu comme un *oui*. L'analyse développée dans *La Négation* nous avait habitués à ce genre de transmutation des valeurs : théoriquement, la protestation exprime un désir, le refus prouve une acceptation, la négation signifie l'affirmation, donc pratiquement repousser des avances lubriques d'un homme ayant plusieurs fois son âge équivaut à se réjouir de ses propositions libidinales⁷⁴ ». Selon les cas, la haine peut être de l'amour, l'amour, de la haine, la pitié, de la cruauté, la cruauté, de la pitié, le sadisme, de la tendresse, la tendresse, du sadisme. C'est le psychanalyste qui en décide à

une autre. Cette explication, c'est la pitié qu'il éprouve pour les oiseaux en cage ; c'est le désir de leur rendre la liberté et le bonheur de voler.

⁷³ Dans *Le Crépuscule d'une idole*, Grasset, 2010, p. 381, Michel Onfray attire à juste titre notre attention sur un petit texte trop peu connu de Freud, publié en 1925 et intitulé « La négation », qui, nous dit-il, « vaut son pesant d'or freudien » (p. 381). En voici le premier et le dernier paragraphes : « La manière dont nos patients apportent, au cours du travail analytique, leurs idées incidentes, nous donne l'occasion de quelques observations intéressantes. “Vous allez maintenant penser que je vais dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai effectivement pas cette intention.” Nous comprenons que c'est le renvoi, par projection d'une idée incidente qui vient juste d'émerger. Ou bien “Vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce n'est pas elle.” Nous rectifions : donc c'est sa mère. Nous nous octroyons la liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction de la négation, et d'extraire le pur contenu de l'idée incidente. C'est comme si le patient avait dit : “Certes c'est bien ma mère dont l'idée m'est venue à propos de cette personne, mais je n'ai aucun plaisir à donner crédit à cette idée.” [...] « Avec cette conception de la négation s'accorde très bien ceci que l'on ne rencontre dans l'analyse aucun “non” venant de l'inconscient, et que la reconnaissance de l'inconscient de la part du moi s'exprime en une formule négative. Nulle preuve plus forte de la mise à découvert réussie de l'inconscient que lorsque l'analysé réagit par cette phrase : cela je ne l'ai pas pensé, ou : À cela je n'ai (jamais) pensé » (*Œuvres complètes*, tome XVII, pp. 169 et 171).

⁷⁴*Op. cit.*, p. 422.

sa guise. Si je devais raisonner comme Freud, je serais obligé d'admettre que la totale absurdité de ses élucubrations permet de conclure par contraste qu'il était doté d'un solide bon sens ⁷⁵.

Freud est persuadé que l'étude du souvenir d'enfance de Léonard de Vinci lui a permis d'établir de prouver qu'à l'origine de la création artistique l'on trouvait toujours un refoulement et un détournement des pulsions sexuelles : « Nous nous contenterons de constater ce fait désormais indubitable : le travail créateur d'un artiste est en même temps une dérivation de ses désirs sexuels » (p. 143) Mais cette affirmation qu'il décrète indubitable ne saurait l'être puisqu'elle est à l'évidence indémontrable. On ne peut pas plus prouver qu'elle est vraie qu'on ne peut prouver qu'elle est fausse. Ce ne peut être qu'une supputation puisqu'il est tout à fait impossible de prouver qu'il y a une corrélation entre le travail créateur d'un artiste et sa vie sexuelle. On peut être un grand créateur et avoir une vie sexuelle intense comme Victor Hugo ou être un grand créateur et n'avoir qu'une vie sexuelle très réduite ou n'en avoir quasi pas du tout comme ce semble avoir été le cas de Léonard de Vinci. Tous les cas de figure se rencontrent.

Freud entreprend ensuite de résumer la carrière artistique de Léonard de Vinci et prétend y distinguer trois grandes étapes : « Dans le premier éclat de la jeunesse, Léonard semble d'abord travailler sans entraves. En ce temps où, dans sa vie extérieure, il prend pour modèle son père, à Milan où la faveur du destin lui fait rencontrer en Ludovic le More, une image du père, Léonard connaît une époque de virile force créatrice et de productivité artistique » (p. 144). Selon Freud, Léonard aurait donc connu une première période de création artistique particulièrement intense pendant laquelle il aurait travaillé « sans entraves ». On croit comprendre par conséquent, que la fâcheuse tendance qu'il a eue à laisser inachevées la plupart de ses œuvres ne se serait manifestée que plus tard, et la suite du

⁷⁵Freud n'a évidemment pas été le premier à avoir recours à un mode de raisonnement si commode pour celui qui défend une opinion indéfendable. Sans parler des croyants qui se sont plu de tout temps à affirmer que ceux qui proclamaient avec le plus de force leur totale incroyance, trahissaient de ce fait une secrète inquiétude et qu'il ne fallait donc pas désespérer de les voir un jour retrouver la foi. Les tenants de la nouvelle critique, Roland Barthes en tête, l'ont eux aussi souvent pratiqué. Et cela continue. René Girard, dont la folie est à beaucoup d'égards très proche de celle de Freud, raisonne volontiers de la même façon. Ainsi, selon lui, l'insistance avec laquelle Hamlet affirme que son père et son oncle sont totalement dissemblables, prouve qu'à ses yeux, ils sont en réalité interchangeables (voir *Shakespeare. Les feux de l'envie*, Grasset, 1990, pp. 335-337, et mon livre *Être girardien ou ne pas être. Shakespeare expliqué par René Girard*, Kimé, 2013, pp. 134-136).

texte de Freud va nous prouver que c'est bien ainsi qu'il fallait comprendre. Mais, quand on lit Vasari, on a bien l'impression que Léonard de Vinci, a dès le début été enclin à ne pas achever ses œuvres. Voici, en effet ce qu'il écrit au début de sa biographie : « Vraiment admirable et céleste fut Léonard, fils de Messire Piero da Vinci ; il se serait avancé très loin dans l'érudition et les principes des lettres, s'il n'avait été si variable et si changeant. Car il se mit à apprendre beaucoup de choses, et, à peine commencées, ils les abandonnait ⁷⁶». On a bien le sentiment, en lisant ces lignes, que la propension de Léonard à ne pas achever ce qu'il entreprenait était vraiment congénitale. et se manifestait dans tous les domaines. Quoi qu'il en soit, Vasari cite des exemples d'œuvres inachevées qui sont antérieures au séjour de Léonard à Milan ⁷⁷.

Après cette première période de création artistique libre et intense, Léonard serait entré, selon Freud, dans une longue phrase de régression qui aurait abouti à un quasi-blocage : « Mais bientôt se vérifie en lui le fait d'expérience qu'une répression presque totale de la vie sexuelle réelle ne crée pas les conditions les plus favorables à l'exercice des tendances sexuelles sublimées. La vie sexuelle réelle se manifeste une fois de plus comme le modèle de toutes les autres fonctions, l'activité et l'esprit de décision commencent à être frappés de paralysie, la tendance au ressassement et à l'indécision se fait sentir dans la *Cène*, et scelle, par son influence désastreuse sur la technique, le destin de l'œuvre grandiose. Et peu à peu s'accomplit chez Léonard une évolution que l'on ne peut comparer qu'à la régression des névrosés. L'artiste qui s'était épanoui en lui, avec la puberté, est rattrapé, dépassé par l'investigateur de sa première enfance ; la seconde sublimation de ses instincts érotiques cède le pas à la primitive, préparée par le premier refoulement de sa vie. Il devient investigateur, d'abord au service de son art, ensuite indépendamment de lui et enfin en lui tournant le dos. Avec la perte de son Mécène, image du père, avec l'assombrissement progressif de sa vie, cette régression prend de plus en plus d'ampleur. Léonard devient "*impacientissimo al pennello*" comme écrit un correspondant d'Isabelle d'Este, qui voudrait posséder un tableau

⁷⁶*Op. cit.*, pp. 178-179.

⁷⁷« Il lui prit fantaisie de peindre à l'huile une tête de méduse ; des serpents qui se nouent et s'entrelacent forment sa chevelure, invention la plus bizarre et la plus étrange qu'on puisse imaginer. Comme il fallait beaucoup de temps pour mener cette tête à fin, il la laissa inachevée, ainsi qu'il faisait presque toujours [...] Il commença un tableau de l'Adoration des Mages, où il y a de grandes beautés surtout dans les têtes ; ce tableau inachevé, comme ses autres œuvres, est dans la maison d'Amerigo Benci, en face de la loggia des Peruzi ». (*ibid.*, pp. 183-184).

de sa main. Son passé infantile le domine. Et l'investigation, qui remplace pour lui maintenant la création artistique présente quelques-uns des traits qui caractérisent la mise en œuvre de forces inconscientes : l'insatiabilité, l'opiniâtreté que rien n'arrête, l'impossibilité de s'adapter aux circonstances réelles (pp. 144-145) ».

Une fois de plus tout cela apparaît bien compliqué. On retrouve le même embrouillamini que dans le premier chapitre, lorsque Freud prétendait que le puissant refoulement censé mettre un terme à la prétendue période d'intense investigation sexuelle infantile provoquait trois types de réaction. On aurait pu croire que les pulsions sexuelles pouvaient être d'autant plus sublimées qu'elles étaient davantage refoulées ; on aurait pu croire que plus grandes étaient les forces détournées de leur objet sexuel initial, plus grande était l'énergie ainsi libérée pour d'autres activités et notamment la création artistique ou intellectuelle et la recherche scientifique. Selon Freud, les choses sont plus complexes. Pour pouvoir être sublimées, les pulsions sexuelles doivent être refoulées, mais pas trop, du moins pour l'artiste qui a besoin pour créer de conserver une certaine vie sexuelle. Car le savant, lui, peut refouler totalement ses pulsions sexuelles et ainsi n'avoir aucune vie sexuelle : « Un artiste abstinent n'est vraiment guère possible, un jeune savant abstinent n'est assurément pas une rareté. Le second peut par sa continence libérer des forces pour ses études : chez le premier, la performance artistique recevra vraisemblablement de son expérience de vie sexuelle une puissante incitation ⁷⁸».

Ainsi, après une première période d'intense investigation sexuelle infantile, et le puissant refoulement qui y a mis fin, ce n'est qu'avec la puberté et le réveil de la vie sexuelle que les dons artistiques de Léonard auraient pu enfin s'épanouir. Par la suite, une seconde période de refoulement aurait peu à peu étouffé les dons artistiques de Léonard au profit de la seule investigation scientifique. Mais cette reconstitution semble bien arbitraire et ne correspond guère à ce qu'écrivent ses biographes, Giorgio Vasari, Edmondo Solmi ou Gabriel Séailles. Comme c'est souvent le cas ⁷⁹, le génie de Léonard s'est manifesté dès l'enfance et n'a pas attendu la puberté pour ce faire. Léonard n'a encore que 17 ans lorsque son père qui avait remarqué depuis longtemps ses dons pour le

⁷⁸« La morale sexuelle “culturelle” et la nervosité moderne », *Œuvres complètes*, tome VIII, p. 212.

⁷⁹ Quand on lit Vasari, on s'aperçoit que c'est aussi le cas de quasiment tous les artistes dont il raconte la vie, Giotto, Ghiberti Brunelleschi, Botticelli, Mantegna, Raphaël, Andrea del Sarto, Michel-Ange ou le Titien.

dessin et la peinture, consulte son ami Verrocchio qui est aussitôt frappé par le talent exceptionnel de Léonard et propose de le prendre dans son atelier. Ce qui est vrai des peintres l'est encore plus des musiciens : Mozart et tant d'autres sont là pour nous prouver que le génie de la musique n'a pas besoin d'attendre la puberté pour se manifester avec éclat.

Freud passe de plus son temps à dissocier chez Léonard de Vinci la création artistique et l'investigation scientifique et technique et à les opposer. Mais, comme le fait remarquer, nous l'avons vu, Jean-Bertrand Pontalis cette opposition n'avait sans doute guère de sens pour un homme de la Renaissance et pour Léonard de Vinci en particulier. Il semble être toute sa vie passé continuellement et le plus naturellement du monde d'une activité à l'autre. C'est ce qui permet à Dimitri Merejkovski de faire dire plaisamment à Giovanni Beltraffio : « Je me souviens, au moment où nous travaillions à la *Sainte Cène*, le maître subitement s'enthousiasma pour une nouvelle machine à préparer la mortadelle. Et la tête de l'apôtre Jacques le Majeur resta inachevée, attendant le perfectionnement du hachis. Une de ses meilleurs madones est restée abandonnée dans un coin de l'atelier, pendant qu'il inventait un tournebroche automatique pour cuire d'une façon impeccable les chapons et les cochons de lait ⁸⁰».

Mais cette période de refoulement et de régression aurait été suivie, à l'époque du démon de midi, d'un renouveau de la création artistique : « Parvenu à l'apogée de sa vie, à la cinquantaine de cet âge où, chez la femme, les caractères sexuels ont déjà subi une transformation régressive, où, chez l'homme, la libido tente souvent encore une poussée énergique, Léonard subit une nouvelle évolution. Des couches encore plus profondes de son âme se raniment ; mais cette régression nouvelle favorise son art qui était en train de dépérir. Il rencontre la femme qui réveille en lui le souvenir du sourire heureux et sensuellement extasié de sa mère, et sous l'influence de ce souvenir, il retrouve l'inspiration qui le guidait dans ses premiers essais artistiques, alors qu'il façonnait les têtes de femmes souriantes. Il peint la *Joconde*, la *Sainte Anne* et cette série de tableaux caractérisés par l'énigme de leur sourire. Grâce à ses plus anciens souvenirs érotiques, il peut célébrer encore une fois le triomphe sur l'inhibition qui entravait son art » (pp. 145-146).

Freud nous redit que le sourire de Mona Lisa a rappelé à Léonard celui de sa mère. Mais on ignore toujours comment il peut le savoir. Aucun document, aucun témoignage ne permettent, à ma connaissance, d'étayer

⁸⁰*Op cit.*, p. 51.

cette affirmation. Il se pourrait que Caterina n'ait jamais souri de sa vie ou que son sourire, béat et niais, ne ressemblât en rien à celui de Mona Lisa. Pour inspirer Léonard, Mona Lisa n'avait pas besoin de lui rappeler sa mère : il lui suffisait d'être très belle. Cela n'a pourtant pas permis à Léonard de surmonter son éternelle difficulté à achever ses œuvres, car Vasari nous apprend qu'il y a travaillé quatre ans⁸¹. Prétendre, comme le fait Freud, que l'extraordinaire réussite de la *Joconde* serait due au réveil « des plus anciens souvenirs érotiques » de Léonard est une pure bouffonnerie.

Ce que Freud écrit ensuite nous réserve une étonnante surprise : « J'ai dit, dans les chapitres précédents, ce qui peut justifier un semblable exposé de l'évolution de Léonard, une telle division de sa vie par périodes et expliquer ses perpétuelles oscillations entre la science et l'art. Si mes déductions devaient faire naître, même chez des amis et connaisseurs de la psychanalyse, l'opinion que je n'ai écrit ici qu'un roman psychanalytique, je répondrai que moi-même ne m'exagère pas la certitude de mes résultats » (p. 146). On se frotte les yeux. Freud semble admettre que son petit livre pourrait bien n'être après tout qu'un « roman psychanalytique ». Va-t-il aller plus loin et reconnaître qu'il ne nous a livré que des élucubrations totalement dénuées de tout fondement ? Ce ne sera, bien sûr, pas le cas. Freud ne va aucunement remettre en cause les conclusions qu'il a tirées du souvenir d'enfance de Léonard.

« Nous avons dû admettre, poursuit-il, que, chez Léonard, le hasard de sa naissance illégitime et l'excessive tendresse de sa mère exercèrent l'influence la plus décisive sur la formation de son caractère et sur sa destinée, le refoulement survenu après cette phase d'enfance ayant conditionné et la sublimation de la libido en soif de savoir et l'inactivité sexuelle de toute sa vie. Mais ce refoulement après les premières satisfactions érotiques d'enfance aurait pu ne pas avoir lieu ; il n'aurait peut-être pas eu lieu chez un autre individu ou eût pu avoir bien moins d'amplitude. Il nous faut reconnaître ici une marge de liberté que la psychanalyse reste impuissante à réduire. De même, le résultat de cette poussée de refoulement ne peut être considéré comme le seul possible. Une autre personne n'aurait sans doute pas réussi à soustraire la plus grande partie de sa libido au refoulement par la sublimation en soif de savoir [...] La psychanalyse reste donc impuissante à expliquer deux particularités de Léonard : sa tendance extrême au refoulement des instincts et son

⁸¹ Voir *op cit.*, p. 188.

extraordinaire capacité à la sublimation des instincts primitifs » (pp. 148-149).

On constate tout d'abord une fois de plus que Freud feint de nous présenter des élucubrations dénuées de tout fondement comme des conclusions qui se sont imposées impérativement à lui (« Nous avons dû admettre »). Ces élucubrations, il ne songe pas un instant à les remettre en cause. Il présente de nouveau comme des faits indiscutables des hypothèses que rien ne permet de confirmer. Car, rien ne permet d'affirmer que, pendant sa prime enfance, Léonard a été élevé par sa mère et, quand bien même cela aurait été le cas, rien ne permet d'affirmer non plus qu'elle aurait manifesté à son enfant « une tendresse excessive ». Elles ne sont heureusement pas nombreuses, mais, il y a des mères qui n'aiment pas les enfants. Freud veut bien reconnaître que « ce refoulement après les premières satisfactions érotiques d'enfance aurait pu ne pas avoir lieu ». Cette concession ne laisse pas d'être fort plaisante, car non seulement de refoulement n'a jamais eu lieu, mais il n'a jamais eu lieu d'avoir lieu : les petits enfants ne refoulent jamais rien, et cela parce qu'ils ignorent les interdits et parce qu'ils n'ont jamais rien à refouler. Freud admet enfin que Léonard reste malgré tout un mystère, même pour le psychanalyste, dans la mesure où, dans les mêmes conditions, soumis aux mêmes influences, un autre homme n'aurait sans doute pas évolué de la même façon et ne serait pas devenu l'immense génie qu'il a été. Mais le « mystère » de Léonard ne réside pas dans « sa tendance extrême au refoulement des instincts et son extraordinaire capacité à la sublimation des instincts primitifs ». Le « mystère » de Léonard est celui de tous les génies : il est né avec un cerveau doté de possibilités très exceptionnelles.

Conclusion

Les livres de Freud étant tous plus ineptes les uns que les autres, il semble bien difficile de décider lequel d'entre eux est le plus absurde. Je me garderai donc d'affirmer qu'*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* mériterait le titre. Mais il figurerait incontestablement parmi les candidats les plus sérieux. Il semble d'ailleurs avoir effrayé les freudiens eux-mêmes à ce que nous dit Jones ⁸². Mais, et c'est peut-être là la première raison de lui décerner la palme, Freud, lui, semble l'avoir considéré comme l'un de ses meilleurs livres, sinon comme le meilleur, si l'on en croit de nouveau Jones : « *Léonard de Vinci* fut certainement l'une de ses œuvres favorites

⁸²« Ferenczi s'inquiétait beaucoup de l'accueil que recevrait ce livre, "rien de plus choquant n'ayant été écrit depuis le petit Hans". Il craignait que l'on ne traitât Freud de visionnaire, parce qu'il interprétait des visions, "telle est la logique des logiciens". Voici quelle fut la réponse de Freud : " Ne vous tourmentez pas au sujet de Léonard. Pendant longtemps je n'ai écrit que pour un petit cercle qui s'élargit chaque jour et si les autres ne fulminent pas contre Léonard, c'est que je me serais bien trompé sur leur compte. Ce que ces autres peuvent penser m'est indifférent. Mieux vaut nous attirer une gratitude et une renommée posthumes que de se les assurer maintenant, alors que nous sommes en plein travail [lettre à Ferenczi du 6 juin 1910]"».

« Lœwenfeld dépeignit longuement à Freud "l'épouvante" soulevée par le livre, même parmi les sympathisants, mais Freud déclara que cela le laissait froid parce qu'il était lui-même fort satisfait de son travail [lettre à Jung du 8 août 1910]. (*op. cit.*, p 369)

et, dix ans plus tard encore, il disait que ce livre était “la seule belle chose” qu’il eût jamais écrite [Lettre à Ferenczi du 13 février 1919]”⁸³».

À partir d’un seul détail de l’enfance de Léonard de Vinci, Freud prétend avoir réussi à reconstituer toutes les étapes de sa vie psychique et à expliquer les divers aspects de son activité artistique et scientifique. On peut y voir un tour de force, mais on peut aussi juger que ce n’est pas sérieux, comme le note Han Israëls : « Des lecteurs seront sans doute impressionnés par cette construction, grâce à laquelle des aspects essentiels de la personnalité de Vinci sont expliqués à partir d’un détail, un souvenir d’enfance à première vue minime et plutôt obscur. D’autres diront que tout cela paraît bien ingénieux, mais n’a rien à voir avec une vraie démarche scientifique⁸⁴ ». Tout cela est, en effet, bien propre à impressionner les jobards et, en même temps, à rendre d’emblée sceptiques les esprits dotés d’un peu d’esprit critique.

Disons tout d’abord que la base de toute la reconstruction de Freud apparaît singulièrement fragile. Léonard étant censé être encore au berceau lorsqu’un milan l’aurait frappé sur la bouche avec sa queue, ce souvenir d’enfance ne saurait être un véritable souvenir. Il se pourrait, bien sûr, que le fait se soit effectivement produit et que ses proches aient raconté cette histoire à Léonard quand il était plus grand. Il se pourrait également que Léonard l’ait inventée de toutes pièces, sur le modèle des légendes relatives à l’enfance de Pindare ou de Platon, comme le suppose Meyer Schapiro, et qu’il ait fini par croire qu’elle était vraiment arrivée. Quoi qu’il en soit, bien loin de vouloir échafauder une très complexe construction intellectuelle à partir d’un fait aussi problématique, un esprit sensé se garderait bien d’en tirer quelque conclusion que ce soit.

Non content de fonder toute son analyse de la personnalité et de l’œuvre de Léonard de Vinci sur une histoire aussi incertaine, Freud se permet de l’altérer en remplaçant le milan de Léonard par un vautour. Les freudiens sont bien obligés de reconnaître l’erreur de Freud, en s’abstenant généralement d’admettre qu’elle était tout à fait consciente, mais, comme Kurt Eissler⁸⁵ ou Jean Laplanche⁸⁶, ils essaient d’en minimiser la portée et assurent qu’elle n’infirmes qu’une petite partie des conclusions de Freud.

⁸³ *Ibidem.*

⁸⁴« L’Homme au vautour : Freud et Léonard de Vinci », *Le livre noir de la psychanalyse*, Les Arènes, 2005, p. 116.

⁸⁵« It is, of course, unfortunate that Freud was misinformed and one cannot but be grateful to those scholars who detected and pointed out the error. But pains must also be taken not to wipe out Freud’s whole contribution while correcting the translation error by which he was misled » (*op cit.*, p. 14).

Mais il paraît bien difficile de les suivre. Car ce vautour est pour Freud une véritable poule aux œufs d'or. Il lui fait dire quantité de choses, et, s'il a décidé, quand il s'est rendu compte que le vautour était en réalité un milan, de faire comme si de rien n'était, c'est parce qu'il savait bien que, s'il renonçait au vautour, il lui faudrait renoncer à son livre.

Contrairement à ce que prétendent les freudiens, l'erreur de leur idole invalide, en effet, la plupart de ses conclusions. L'hypothèse sur laquelle repose tout l'échafaudage de Freud, est que Léonard a été élevé par sa mère seule, en l'absence du père. Cela se produit assurément très souvent et l'hypothèse en soi n'a donc rien de saugrenu. Mais ce qui l'est au plus au point, c'est l'argument qu'invoque Freud pour l'établir, à savoir que, selon certains mythes égyptiens, le vautour est un oiseau unisexe, uniquement femelle. Le souvenir-fantasme de Léonard s'expliquerait par le fait qu'il se sentait « fils de vautour », et cela parce que, enfant, il avait « eu une mère mais pas de père » (*loc. cit.*). Freud en conclut que les relations entre la mère et l'enfant ont été passionnées et passionnelles et qu'elles ont donc marqué pour la vie Léonard qui serait devenu homosexuel pour ne pas avoir à aimer une autre femme que sa mère. C'est également le souvenir de ces relations qui se serait réveillé lorsque Freud a rencontré Mona Lisa, dont le sourire lui a rappelé celui de sa mère, et aurait relancé sa production artistique. L'absence du père dans la petite enfance de Léonard aurait, elle aussi, joué un rôle considérable dans sa destinée. Elle aurait grandement freiné l'artiste qui aurait toujours été enclin à ne pas achever ses tableaux, parce que, inconsciemment sans doute, il était porté à imiter son père qui l'avait abandonné après sa naissance. Elle aurait, en revanche, puissamment aidé le savant qui, libéré de l'autorité paternelle dans son enfance, aurait gardé toute sa vie un esprit d'indépendance qui lui aurait permis de se livrer librement à ses investigations scientifiques et de s'affranchir des dogmes religieux.

Mais, au-delà des conclusions que Freud croit pouvoir tirer du prétendu fantasme du vautour, c'est l'ensemble de l'analyse et de l'explication que Freud prétend nous donner du génie de Léonard, que l'on peut considérer non seulement comme totalement arbitraire, mais comme parfaitement absurde. Freud nous a livré, nous l'avons vu, la quintessence de ses thèses, lorsqu'il écrit, dans le premier chapitre, que « Léonard serait parvenu, après une période infantile d'activité intellectuelle au service

⁸⁶« L'erreur sur le vautour n'entame pas l'essentiel de la démonstration de Freud » (*op. cit.*, p. 80).

d'intérêts sexuels, à sublimer la plus grande partie de sa libido en instinct d'investigation. Tels seraient l'essence et le secret de son être (*loc. cit.*, p. 36) ».

À l'origine du génie de Léonard, il y aurait d'abord dans sa prime enfance, selon Freud, une intense curiosité sexuelle. Ainsi alors que, dans la suite de son existence, il semble, comme Freud le reconnaît, ne s'être jamais vraiment intéressé aux choses du sexe qui lui auraient même toujours inspiré une certaine répulsion, il aurait, en revanche, manifesté une curiosité sexuelle particulièrement vive pendant les toutes premières années de son existence. Assurément cela est bien étrange. Bien entendu cette affirmation ne repose sur rien : il n'existe aucun document, aucun témoignage susceptible de donner un peu de crédit à une hypothèse aussi gratuite et aussi extravagante. La seule raison pour laquelle Freud affirme que le petit Léonard était en proie à une intense curiosité sexuelle, c'est que sa théorie l'exige. Selon lui, nous l'avons vu, la curiosité infantile est principalement, voire exclusivement, sexuelle, comme il le dit explicitement dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* : « la psychanalyse nous a appris que la pulsion de savoir des enfants est attirée avec une précocité insoupçonnée et une intensité inattendue par les problèmes sexuels, voire qu'elle n'est peut-être éveillée que par eux seuls ⁸⁷ ».

La théorie freudienne de la sexualité infantile me paraît parfaitement indéfendable et je veux donc y revenir. Je sais bien que Freud n'a été ni le premier ni le dernier à parler de sexualité infantile. Mais, quant à moi, j'ai tendance à penser, pour avoir beaucoup observé les bébés et les tout-petits, que l'on ne peut parler de sexualité infantile sans abus de langage. Certes, les tout-petits éprouvent du plaisir, mais leurs plaisirs ne sauraient être considérés comme étant de nature sexuelle. Parce qu'il est assurément le plus grand, le plus intense de tous les plaisirs, Freud et les freudiens assimilent au plaisir sexuel tous les autres plaisirs, à commencer par ceux des nourrissons.

Le premier et le principal plaisir des nourrissons, c'est évidemment de téter le sein maternel ou le biberon. Il semble, à première vue parfaitement innocent, et sans le moindre rapport avec la sexualité, Il est pourtant aux yeux de Freud le premier et le prototype même des plaisirs sexuels : « Il est clair, en outre que l'acte de l'enfant qui suçote est déterminé par la recherche d'un plaisir déjà vécu et désormais remémoré.

⁸⁷ Folio essais, Gallimard, 1987, p. 123.

Dans le cas le plus simple, il trouve la satisfaction dans la succion rythmique d'un endroit de la peau ou des muqueuses. Il est également facile de deviner à quelle occasion l'enfant a fait les premières expériences de ce plaisir qu'il aspire désormais à renouveler. La première et la plus vitale des activités de l'enfant, la tétée du sein maternel (ou de ses substituts), a dû déjà le familiariser avec ce plaisir. Nous dirons que les lèvres de l'enfant ont tenu le rôle d'une *zone érogène*, et la stimulation réalisée par l'afflux de lait chaud fut sans doute la cause de la sensation de plaisir. Au début, la satisfaction de la zone érogène était sans doute associée à la satisfaction du besoin alimentaire. L'activité sexuelle s'étaye tout d'abord sur une des fonctions servant à la conservation de la vie et ne s'en affranchit que plus tard. Lorsqu'on voit un enfant rassasié quitter le sein en se laissant choir en arrière et s'endormir, les joues rouges, avec un sourire bienheureux, on ne peut manquer de se dire que cette image reste le prototype de l'expression de la satisfaction sexuelle dans l'existence ultérieure⁸⁸».

Ce texte est bien connu, et justement, car il est tout à fait ahurissant. C'est, bien sûr, la comparaison que Freud croit pouvoir établir entre le nourrisson repu et l'amant comblé qui choque le plus : elle est parfaitement incongrue et franchement déplacée. Un nourrisson repu qui dort est l'image même de l'innocence et c'est pourquoi ce spectacle est si apaisant et si réconfortant. Seul un maboul, seul un malade mental peut penser en le contemplant au plaisir sexuel. Mais on saute aussi au plafond lorsque Freud écrit : « Au début, la satisfaction de la zone érogène était sans doute associée à la satisfaction du besoin alimentaire ». Ce « sans doute » est impayable. S'il n'en est pas tout à fait sûr, Freud consent malgré tout à reconnaître que, vraisemblablement, le plaisir qu'éprouve le bébé qui tète tient, au moins partiellement, au fait que sa faim est apaisée.

Même quand le plaisir de sucer s'affranchit de la satisfaction du besoin alimentaire, il n'en devient pas pour autant un plaisir sexuel⁸⁹.

⁸⁸*Ibid.*, p. 105. Voir aussi *Leçons d'introduction à la psychanalyse, Œuvres complètes*, P.U.F, tome XIV, p. 324 : « L'acte de téter le sein maternel devient le point de départ de toute la vie sexuelle, le prototype jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure, auquel la fantaisie retourne bien souvent en des temps de nécessité. L'acte de téter inclut le sein maternel comme premier, objet de la pulsion sexuelle ».

⁸⁹Le docteur Gérard Zwang a vivement critiqué ces « sornettes » : « Premier apparu, le "stade oral" est une "école de succion" qui pousse à la tétée non parce que les lèvres possèdent des patrons moteurs impérieux ni parce que l'estomac est vide, mais parce que la capture du mamelon procure à la zone buccale un plaisir *sexuel*. La bouche est ainsi sacrée *zone érogène primaire* en vertu de ses rapports bien connus (!) avec les formations nerveuses déclenchant le réflexe orgasmique. Le sein, puis la chère maman

L'expression de « zone érogène » que Freud n'a pas inventée⁹⁰, mais dont il fait un grand usage, relève la plupart du temps de l'abus de langage. On ne saurait décréter « zone érogène » toute zone susceptible de procurer du plaisir, si faible qu'il puisse être. On éprouve assurément un certain plaisir, même s'il est bien limité, à se gratter là où cela démange. Cela ne crée pourtant pas autant de zones érogènes. Le fait qu'un assez grand nombre de gens aiment à se curer le nez ne saurait suffire, non plus, à considérer cet organe comme une zone érogène. Même le palais avec ses papilles gustatives, qui, après les organes sexuels, sont sans doute les sources des plus grands plaisirs, ne me paraît pas mériter d'accéder au statut de « zone érogène ».

Aux yeux de Freud, on le sait, l'enfant est un « pervers polymorphe⁹¹ ». Non seulement il a une vie sexuelle, mais celle-ci est et ne peut être que foncièrement perverse : « Si tant est que l'enfant a une vie sexuelle, alors elle est forcément de nature perverse, car il manque encore à l'enfant, mis à part quelques indices obscurs, ce qui fait de la sexualité une fonction de reproduction. D'autre part, c'est le caractère commun de toutes les perversions d'avoir abandonné le but de la reproduction. Nous appelons précisément pervers une activité sexuelle dans le cas où elle a renoncé au

deviennent les premiers objets sexuels, la réplétion gastrique devient le modèle de l'assouvissement orgasmique et la découverte des organes génitaux pendant la tétée, ou le « suçotement du pouce », apprend l'existence du plaisir phallique et/ou clitoridien, ce qui est la même chose (!). Superbe exemple du *constructivisme* fabulant de la théorisation freudienne dans deux de ses défauts majeurs : le *primat des premières impressions*, et la *structuration par association* des mécanismes comportementaux, succédant ici à l'abolition des frontières (troisième défaut) entre comportement alimentaire et comportement sexuel.

« Bien “évidemment” la percée des dents permettra bientôt à la manducation d'exprimer la part sadique du comportement alimentaire. On ne mange plus pour se nourrir, mais pour *s'incorporer l'objet* (E.P. 68), donc le détruire. Le stade oral prend son caractère *cannibale* et le jeune enfant, à l'aurore de sa vie, “révèle”, dès ce moment, sa similitude avec les sauvages et les hommes primitifs, à l'aurore de la culture. À “belles dents” il “mange de l'homme” — de la femme (!) et toute ingestion relève de l'identification magique.

« Face à ces sornettes, il faut quand même dire que la faim sexuelle et la faim alimentaire n'ont aucun point commun » (*La statue de Freud*, Robert Laffont, 1985, p. 594).

⁹⁰Selon Franck J. Sulloway, « Ernest Chambard [...] semble avoir été le premier parler de *centres érogènes* au sens freudien et il fournit une description complète de ces zones » (*Freud, biologiste de l'esprit*, Fayard, 1981, p. 264, note 1).

⁹¹*Trois essais sur la théorie sexuelle*, p. 118.

but de la reproduction et poursuit l'obtention du plaisir comme un but qui en est indépendant ⁹²».

Voilà encore un texte singulièrement bouffon. On est d'abord surpris du bon sens de Freud puisqu'il reconnaît qu'« il manque encore à l'enfant ce qui fait de la sexualité une fonction de reproduction ». Mais on est bien vite rassuré : Freud est toujours le même et sa logique toujours aussi déconcertante. On se demande bien, en effet, comment un enfant pourrait « avoir abandonné » ce qui lui « manque encore ». Quoi qu'il en soit, depuis que j'ai lu Freud, quand je vois un bébé qui tète son pouce, je lui fais les cornes et je lui dis : « Oh ! le vilain bébé qui a abandonné le but de la reproduction ! »

Pour revenir à Léonard, il n'a certainement jamais eu besoin de refouler dans sa petite enfance une intense curiosité sexuelle qui n'a jamais existé que dans l'imagination de Freud. Et, bien sûr, il n'a jamais eu besoin, non plus, pour créer, de sublimer des pulsions sexuelles qui, selon toute vraisemblance, ont surtout brillé par leur absence. Plus généralement, comme tous les grands concepts freudiens, la notion de sublimation me paraît devoir être rangée définitivement au magasin des accessoires. Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis ne semblent d'ailleurs pas très loin de partager ce point de vue, puisqu'ils concluent l'article « sublimation » de leur *Vocabulaire de la psychanalyse* sur cette constatation : « L'absence d'une théorie cohérente de la sublimation reste une des lacunes de la pensée psychanalytique ⁹³ ». Et, à la fin de son livre sur la sublimation, Jean Laplanche écrit qu'il « peut apparaître d'une certaine façon comme une destruction du concept de sublimation ⁹⁴ ».

Ce n'est pas parce que l'investigation chez un homme se manifeste avec la même intensité que la vie sexuelle chez un autre, que l'on peut en conclure que l'investigation s'est substituée chez lui à l'activité sexuelle. L'activité sexuelle et les activités artistiques ou scientifiques sont des activités spécifiques et on peut légitimement supposer qu'elles sont indépendantes les unes des autres. Il n'y a aucune raison valable de supposer que, lorsque l'activité sexuelle est faible alors que l'activité artistique ou scientifique est grande, c'est parce que la première a été refoulée et que l'énergie ainsi libérée a été transférée.

On peut conclure sans hésiter que Freud ne saurait rien nous apprendre sur Léonard de Vinci. Bien obligés de reconnaître les erreurs

⁹²*Leçons d'introduction à la psychanalyse, Œuvres complètes*, P.U.F, tome XIV, p. 326.

⁹³*Op. cit.*, p. 467.

⁹⁴*Op. cit.*, p. 251.

indiscutables du maître, les freudiens n'en persistent pas moins à prétendre que son portrait de Léonard est très éclairant. Jean-Bertrand Pontalis lui-même, qui ne s'est pas privé de faire de très sérieuses réserves sur le travail de Freud, croit pourtant devoir écrire ceci : « Si le portrait tracé par Freud est jugé peu “ressemblant” — le portrait ou, mieux, le dessin ou l'épure, aussi précis et aussi fantastique que certains dessins d'anatomie de Léonard — avouons qu'il est et reste extraordinairement “parlant” et qu'il contraint ceux qui l'examinent à se déterminer par rapport à lui ⁹⁵ ». Et, sur la quatrième de couverture il ne craint pas de s'exclamer : « Quel lumineux portrait de Léonard ! ». Peu s'en faut donc qu'il ne nous dise : « Quel lumineux portrait de Léonard et quel dommage qu'il soit si peu ressemblant ! »

Mais, en un sens, Pontalis a raison : ce portrait est extraordinairement « parlant » et, en effet, « il contraint ceux qui l'examinent à se déterminer par rapport à lui », à la condition toutefois de le regarder non pas comme un portrait de Léonard, mais comme un portrait de Freud lui-même. Certes, ce qu'il nous dit sur son auteur, à savoir qu'il est complètement fou, tous les livres de Freud nous le disent. Mais celui-ci le dit en assez peu de pages et avec une force et une évidence extraordinaires. C'est sans doute ce qui explique la prédilection que Freud avait pour lui. Il y a donné toute la mesure de ses immenses déficiences intellectuelles ; son génie de l'ineptie s'y déploie pleinement ; on peut y admirer toutes les principales facettes de sa folie ; on y trouve un très riche concentré de ses sornettes les plus chères. Les mensonges, les falsifications, les erreurs, les extrapolations les plus extravagantes, les hypothèses les plus dénuées de fondement, les absurdités les plus aberrantes s'y succèdent sans discontinuer. À la différence de Léonard de Vinci, Freud n'est pas un génie, encore moins un géant : c'est un déjanté et la psychanalyse, dont il est le père, est une monstrueuse construction intellectuelle, totalement arbitraire et parfaitement absurde, qui ne peut séduire que des esprits tordus.

Mais je ne voudrais pas terminer sans essayer, à mon tour, d'expliquer l'étrange fantasme de Léonard. Je serais, pour ma part, porté à y voir une sorte de rêve prémonitoire. Ce milan qui essaie d'ouvrir la bouche de l'enfant avec sa queue, serait, en réalité, une buse, une triple buse. Léonard de Vinci aurait pressenti qu'un jour viendrait où un psychopathe patenté voudrait à tout prix lui faire dire ce qu'il n'avait jamais songé à dire, à savoir que sa petite enfance avait été une période d'intense curiosité sexuelle, qu'il avait eu alors des relations passionnelles avec sa mère, qu'il serait devenu homosexuel pour ne pas la tromper avec

⁹⁵*Op. cit.*, p. 44.

d'autres femmes, qu'il n'avait pas achevé la plupart de ses tableaux pour imiter son père qui l'avait abandonné, et toutes sortes d'autres âneries inénarrables.

DU MÊME AUTEUR

Une Croix sur le Christ, Roblot, 1976, distribution La Libre Pensée, 10-12, rue des Fossés-Saint-Jacques, 750005 PARIS.

Assez décodé ! Roblot, 1978, (Prix de la Critique de l'Académie française, 1979), nouvelle édition, Eurédit, 2005.

Un Marchand de salades qui se prend pour un prince. Réponse du « petit Pommier » au « grand Barberis », Roblot, 1986, nouvelle édition sous le titre *Du Misanthrope. De son interprétation et de la prétendue pluralité du sens*, Eurédit, 2007/

Roland Barthes, ras le bol ! Roblot, 1987, nouvelle édition Eurédit 2005.

Le Sur Racine de Roland Barthes, SEDES, 1988, (publié avec le concours du C.N.R.S.), nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, Eurédit, 2008.

Explications littéraires I : Mme de Lafayette, Chateaubriand, Mallarmé, Giraudoux, SEDES, 1990, réédition, Eurédit, 2005.

Explications littéraires II : Agrippa d'Aubigné, Molière, Montesquieu, Laclos, Apollinaire, SEDES, 1993, réédition Eurédit, 2005.

Études sur Le Tartuffe, SEDES, 1994, réédition Eurédit, 2005.

Études sur Britannicus, SEDES, 1995, nouvelle édition revue et corrigée Eurédit 2007.

Études sur les Maximes de La Rochefoucauld, Editions Interuniversitaires, 1998, réédition Eurédit 1999.

Études sur La Princesse de Clèves, Eurédit, 2000.

O Blaise ! à quoi tu penses ? Essai sur les Pensées de Pascal, Espaces de liberté, Editions du Comité d'action laïque, Bruxelles, 2003.

Explications littéraires III : Bossuet, Racine, Baudelaire, Eurédit, 2005.

Études sur le dix-septième siècle, Eurédit, 2006.

Sanglades, Eurédit, 2006 ; nouvelle édition augmentée, Eurédit, 2010

Sigmund est fou et Freud a tout faux, de Fallois, 2008, prix Joseph Saillet de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Études sur le Dom Juan de Molière, Eurédit, 2008.

Études littéraires : Ronsard Molière, Bossuet, Racine, Rousseau, Chateaubriand, Apollinaire, Eurédit, 2009.

René Girard, un allumé qui se prend pour un phare, Kimé, 2010.

Explications littéraires IV : Montaigne, Pascal, Diderot, Flaubert, Eurédit, 2010.

Thérèse d'Avila, très saine ou cintrée ? Étude d'une folie très aboutie, Kimé, 2011

Explications littéraires V : Molière, Bossuet, Montesquieu, Eurédit, 2012

Rire et colère d'un incroyant, Kimé, 2012

Être girardien ou bien pas être. Shakespeare expliqué par René Girard, Kimé, 2013.